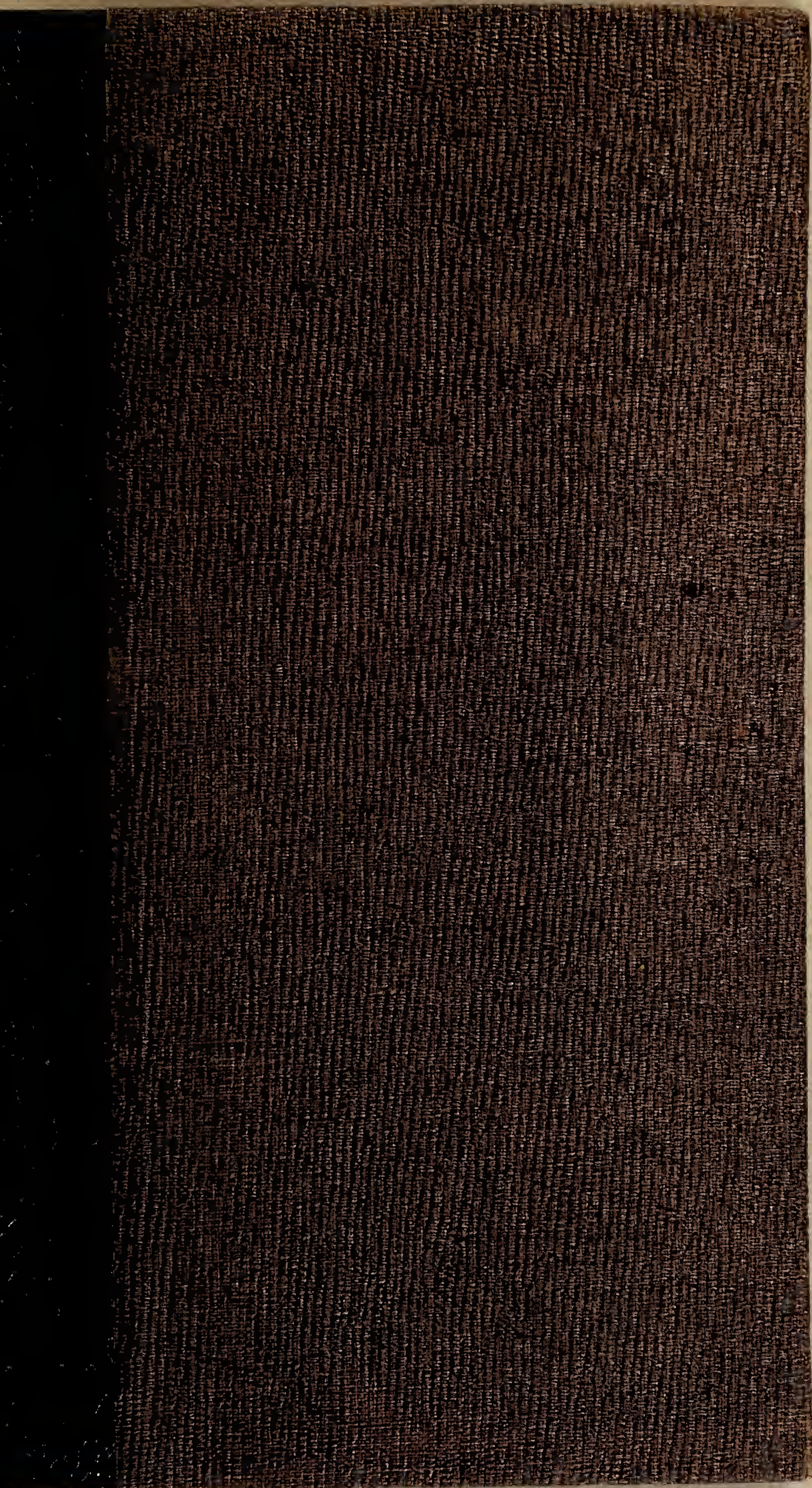




John Carter Brown

33:2

C

Not on Rich

p. 170.

Bound in also with this is another work
vide p. 58-

Poivre, Pierre

Salbin 63717 +
63715 (after p. [140])
See note, last paragraph
"Avis"

VOYAGES
D'UN PHILOSOPHE,
OU
OBSERVATIONS
SUR LES MŒURS ET LES ARTS des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique.



A LONDRES,
Et se vend A LYON,
Chez J. DE VILLE, & L. ROSSET, Libraires, rue Merciere.



M. DCC. LXIX.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

La premiere Edition du Voyage d'un Philosophe, imprimée en 1768 s'étant débitée avec le plus grand succès, quoique l'Auteur ne fût pas connu, on croit servir utilement le Public en donnant une seconde édition de cet Ouvrage, & d'y joindre deux Discours du même Auteur, imprimés en 1768, à l'Isle de France, l'un adressé aux Habitants de la Colonie, l'autre au Conseil supérieur établi dans cette Isle.

L'Auteur de ces Ouvrages est M. Poivre, Chevalier de l'Ordre du Roi, Commissaire général, Ordonnateur de la Marine, & Intendant des Isles de France & de

Bourbon. On ne ſera point ici ſon éloge ; ſa modeſtie ſeroit bleſſée de ce qu'on pourroit dire de ſon mérite, de ſes ſentiments généreux & de ſes talents ſupérieurs : on laiſſe au Lecteur éclairé le ſoin d'apprécier les avantages qu'on doit eſpérer de l'étendue de génie, & des vues patriotiques de ce digne Citoyen de la Ville de Lyon.

Les deux Diſcours qui ſont imprimés à la ſuite du Voyage d'un Philoſophe, ſe vendront ſéparément.





VOYAGES D'UN PHILOSOPHE,

OU

OBSERVATIONS

Sur les Mœurs et les Arts des Peuples de l'Afrique, de l'Asie & de l'Amérique.

IL n'eſt point de Nation, quelque barbare qu'elle ſoit, qui n'ait des Arts qui lui ſoient particuliers. La diverſité des climats, en variant les beſoins des Peuples, offre à leur induſtrie des productions différentes ſur leſquelles elle peut s'exercer. Chaque pays dans un certain éloignement a des fabriques qui lui ſont tellement propres, qu'elles ne ſauroient être

celles d'un autre pays ; mais l'agriculture est l'art de tous les hommes, sous quelque ciel qu'ils habitent ; partout, d'une extrêmité de la terre à l'autre on voit les peuples policés, & ceux qui sont barbares, se procurer au moins une partie de leur subsistance par la culture de leurs champs : mais cet art universel n'est pas également florissant par-tout.

Il prospere chez les nations sages qui savent l'honorer & l'encourager ; il se soutient foiblement chez les peuples à demi-policés, qui lui préferent les arts frivoles, ou qui étant assez éclairés pour sentir son utilité sont encore trop esclaves des préjugés de leur ancienne barbarie, pour se résoudre à affranchir & à honorer ceux qui l'exercent : il languit & on apperçoit à peine son influence chez les barbares qui le méprisent.

L'état de l'agriculture a toujours été le premier objet de mes recherches, chez les différents peuples que j'ai vus dans le cours de mes voyages. Il n'est guere possible à un voyageur

qui souvent ne fait que passer dans un pays, d'y faire les remarques qui seroient nécessaires pour emporter une idée juste du gouvernement, de la police & des mœurs de ses habitants. Dans ce cas il n'est pas de moyen plus court pour se former d'abord une idée générale de la nation chez laquelle on se trouve, que de jeter les yeux sur les marchés publics & sur les campagnes. Si les marchés abondent en denrées, si les terres sont bien cultivées & couvertes de riches moissons, alors on peut en général être assuré que le pays où l'on se trouve est bien peuplé; que les habitants sont policés & heureux; que leurs mœurs sont douces; que leur gouvernement est conforme aux principes de la raison. On peut se dire à soi-même, je suis parmi des hommes.

Lorsqu'au contraire j'ai abordé chez une nation qu'il falloit chercher au milieu des forêts, & au travers des ronces qui couvroient ses terres; lorsqu'il me falloit faire plusieurs lieues

pour trouver un champ défriché ; mais mal cultivé ; lorſqu'enfin arrivé à quelque peuplade je ne voyois dans le marché public que quelques mauvaiſes racines, alors je ne doutois plus d'être chez un peuple malheureux, féroce ou eſclave. Il ne m'eſt jamais arrivé d'être dans le cas de réformer cette premiere idée, conçue à la ſeule inſpection de l'état de l'agriculture, chez les différentes nations que j'ai vues : les connoiſſances du détail qu'un ſéjour aſſez long m'a quelquefois permis d'acquérir chez elles, m'ont toujours confirmé qu'un pays mal cultivé, eſt à coup ſûr habité par des hommes barbares ou opprimés, & que la population ne ſauroit y être conſidérable.

On verra par les recherches dont je vais rendre compte, que chez tous les peuples l'agriculture dépend abſolument des loix, des mœurs, des préjugés établis. Je commence par quelques parties de l'Afrique.

Côtes occidentales d'Afrique.

Les Isles & les terres occidentales de cette partie du monde que j'ai connues, ſont la plupart des terres en friche, habitées par des Negres malheureux. Ces hommes ſtupides qui s'eſtiment eux-mêmes aſſez peu pour ſe vendre en détail les uns & les autres, ne penſent guere à la culture de leurs terres. Contents de vivre au jour la journée ſous un ciel qui donne peu de beſoins, ils ne cultivent que ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim; ils ſement négligemment chaque année quelques maïs, très-peu de riz, & ils plantent en petite quantité différentes eſpeces de pommes de terre qui ne ſont pas de la nature des nôtres, mais dont la culture eſt la même; nous les connoiſſons ſous le nom de *patates* & d'*inham*. En général les récoltes de ce peuple ſont ſi chétives que les navigateurs européens, qui vont chez eux pour y acheter des hommes, ſont obligés d'apporter d'Europe ou

d'Amérique les provifions néceffaires pour la nourriture des efclaves, qui doivent compofer la cargaifon de leurs vaiffeaux.

Parmi ces Negres, ceux qui habitent aux environs des colonies européennes, font un peu plus agriculteurs que les autres. Ils élevent des troupeaux, ils cultivent le riz en plus grande quantité; on trouve dans leurs jardins quelques légumes dont les graines leur ont été apportées d'Europe; mais tout ce qu'ils favent d'agriculture, ils le tiennent des Européens établis chez eux; leur expérience à cet égard eft très-bornée, & je n'ai découvert dans leur induftrie aucun procédé qui puiffe éclairer la nôtre.

Depuis la riviere d'Angola jufqu'au Cap Negre, & delà jufqu'aux approches du Cap de Bonne Efpérance, on ne voit que des terres arides & incultes; les côtes font nues, couvertes d'un fable ftérile: il faut faire plufieurs lieues pour découvrir un palmier ou quelque verdure. La terre

& le petit nombre de ses habitants paroissent frappés d'une malédiction commune. Toutes les informations que j'ai prises sur les lieux, des Missionnaires Italiens qui ont le zele admirable de parcourir l'intérieur de ces maudites régions, m'ont appris que l'agriculture n'y étoit guere plus florissante que sur les côtes, quoique la terre, en beaucoup d'endroits, y annonce la plus grande fertilité par ses productions naturelles.

Cap de Bonne Espérance.

Les terres du Cap de Bonne Espérance étoient condamnées à la même stérilité, avant que les Hollandois en prissent possession; mais depuis leur établissement à cette pointe de l'Afrique, les terres y produisent en abondance du froment & des grains de toute espece, des vins de différentes qualités, & une quantité considérable de fruits excellents rassemblés des quatre parties du monde. On y voit de grands pâturages couverts de che-

vaux, de bœufs & de bêtes à laine. Tous ces troupeaux réuſſiſſent parfaitement. L'abondance dont jouit cette colonie comparée à la ſtérilité des pays immenſes qui l'environnent, prouve évidemment que la terre n'eſt avare que pour les tyrans & les eſclaves; qu'elle prodigue des tréſors au delà de toute eſpérance dès qu'elle eſt libre, remuée par des mains libres & cultivée par des hommes intelligents, que des loix ſages & invariables protegent.

Une multitude de François, chaſſés de leur patrie par la révocation de l'Edit de Nantes ont trouvé dans cette côte une véritable patrie, & dans cette nouvelle patrie, la ſûreté, la propriété, la liberté, ſeuls vrais fondements de l'agriculture, ſeuls principes de l'abondance. Ils ont enrichi cette mere adoptive de leur induſtrie & du travail ineſtimable de leurs bras; ils y ont fondé des peuplades conſidérables dont quelques-unes ont tiré leur nom du pays malheureux, mais toujours chéri, qui leur avoit

refusé le feu & l'eau. La peuplade *de la petite Rochelle* surpasse toutes les autres par l'industrie des colons qui la composent, & par la richesse des terres qui en dépendent.

Les pâturages y sont composés de différents *gramens* naturels au pays, & en partie des herbages qui forment nos prairies artificielles en Europe, telles que les trefles, la luzerne & le sainfoin. Les plantes étrangeres, dont les semences ont été apportées dans le pays par les Hollandois, y réussissent comme les plantes naturelles. Toutes ces graines sont semées sur un labour fait à la charrue ; on ne coupe ces herbes que la premiere année ; dès la seconde on ouvre la prairie aux troupeaux qui y vivent à discrétion, & l'on n'a plus d'autre soin que de les rassembler tous les soirs dans un parc fermé par de hautes & grosses palissades pour les garantir des tigres & des lions, dont le pays ne manque pas.

Ces prairies ne sont en général arrosées que par les pluies, quoiqu'on

ait l'attention de les former dans le voiſinage de quelque ruiſſeau où l'on pratique des abreuvoirs commodes. On eſt très-exact à ménager dans tous ces pâturages des boſquets d'arbres où les troupeaux puiſſent trouver un abri contre les ardeurs du ſoleil, ſur-tout dans les mois de Janvier, Février & Mars qui ſont les plus chauds de l'année dans cette partie du monde.

Les terres à grains s'y labourent comme en Europe, quelquefois par des chevaux, plus ſouvent par des bœufs ; les Hollandois de cette colonie ont l'induſtrie de corriger la lenteur de ces derniers animaux en les exerçant de bonne heure à un pas vif ; & j'ai vu au Cap des charriots tirés par des attelages de dix & douze paires de bœufs, aller auſſi vîte que s'ils avoient été traînés par de bons chevaux.

Les grains qui ſe ſement ordinairement dans les terres du Cap, ſont le froment, le bled de Turquie & le riz ; il eſt ordinaire de voir ces grains

rapporter 50 pour un. On y cultive beaucoup de plantes légumineuſes, tels ſont les pois, les feves & les haricots. Ces légumes ſervent aux approviſionnements des vaiſſeaux qui relâchent au Cap, en allant ou en revenant des Indes orientales.

Parmi ces légumes il en eſt une eſpece qui eſt fort recherchée aux Indes où l'on en tranſporte beaucoup. On l'y connoît ſous le nom de pois du Cap. C'eſt une faſéole qui ne ſe rame point; ſon grain a la forme de notre haricot, mais plus large & plus applati; il a le goût de notre pois verd, & il conſerve long-temps ſa fraîcheur. J'en ai tenté cette année la culture qui paroît réuſſir. Le climat du Cap de Bonne Eſpérance paroît exiger de la part du cultivateur une attention qui ſemble moins néceſſaire dans ce pays, & qui peut-être même feroit préjudiciable aux productions de nos terres.

Le Cap eſt pendant la plus grande partie de l'année expoſé à des orages violents qui ſoufflent ordinairement

de la partie du Nord-eſt. Ces vents ſont ſi impétueux qu'ils renverſeroient toutes les plantes à grains, & abattroient les fruits de tous les arbres ſi on ne leur apportoit une barriere pour garantir les récoltes. Le Colon Hollandois a imaginé de diviſer les terres par petites portions & de les entourer de hautes paliſſades de chênes ou de quelques autres arbres plantés près à près, comme pourroit l'être une charmille deſtinée à faire l'ornement d'un jardin. Ces paliſſades ſe taillent en croiſſant toutes les années, on les éleve à 25 ou 30 pieds de hauteur, de ſorte que chaque champ ſéparé eſt fermé comme une chambre.

C'eſt par cette induſtrie ſur-tout, que les Hollandois ſont parvenus à rendre leur colonie le grenier de tous leurs établiſſements aux Indes orientales, & la meilleure relâche que les vaiſſeaux puiſſent faire pour rafraîchir & approviſionner les équipages.

Lorſque les Hollandois commencerent à former les vignobles de leur

colonie, ils rechercherent avec ſoin des plants des cantons qui jouiſſoient de la plus grande réputation pour leurs vignes. Après bien des eſſais inutiles pour faire à l'extrêmité de l'Afrique des vins de Bourgogne, de Champagne & autres, ils ſe ſont arrêtés à cultiver les plants tranſportés d'Eſpagne, des Isles Canaries & du Levant dont le climat eſt plus analogue à celui du Cap. Aujourd'hui les plants dominants dans leurs vignes ſont des plants de muſcat qui réuſſiſſent très-bien; le muſcat rouge ſurtout, cultivé dans un petit terroir nommé *Conſtance*, y donne du vin délicieux: la compagnie de Hollande en arrête toutes les années la récolte qu'elle fait tranſporter en Europe pour en faire des préſents aux Souverains.

Les vignes du Cap ſe cultivent ſans échalas; on leur fait le même labour que nous faiſons aux nôtres. Elles ſont entourées de différents arbres ſur leſquels on appuie les ceps de gros muſcats eſpagnols en forme d'eſpaliers fort élevés, qui ſervent d'abri

au vignoble contre la violence des vents.

Le jardinage n'eſt pas plus négligé au Cap que les autres parties de l'agriculture ; on y trouve tous les légumes d'Europe & les meilleurs de ceux qui ſont particuliers aux autres parties du monde. Indépendamment des jardins des colons qui ſont auſſi-bien entretenus que dans aucune partie d'Europe, la Compagnie de Hollande a fait former deux ou trois jardins magnifiques, qu'elle entretient avec une dépenſe digne d'une Compagnie ſouveraine.

Quinze ou vingt jardiniers européens, dont l'habileté a été reconnue avant d'être embarqués, ſont chargés de la culture de chacun de ces vaſtes jardins, ſous la direction d'un jardinier principal dont la place eſt lucrative & honorable. C'eſt dans ces jardins publics que ſe font, aux frais de la Compagnie, tous les eſſais de nouvelle culture. C'eſt là que les particuliers trouvent gratuitement, avec les inſtructions néceſſaires, les grai-

nes & les plantes dont ils peuvent avoir beſoin.

Ces jardins fourniſſent dans la plus grande abondance, des herbages & des fruits de différentes eſpeces, aux équipages des vaiſſeaux de la Compagnie.

On y remarque avec admiration des emplacements conſidérables, conſacrés à la Botanique, dans leſquels on voit placées dans le plus grand ordre les plantes les plus utiles & les plus rares de toutes les parties du monde. Les voyageurs curieux ont la ſatisfaction d'y trouver des jardiniers inſtruits qui ſe font un plaiſir de leur démontrer chaque plante.

Ces beaux jardins ſont terminés par de grands vergers où l'on trouve tous les fruits de l'Europe, ceux de l'Afrique & quelques-uns de l'Aſie. Rien n'eſt plus agréable que d'y voir à différentes expoſitions, & dans la même enceinte, le chataignier, le pommier & les autres arbres fruitiers des climats les plus froids, aves le muſcat des Indes, le camphrier de Borneo,

les palmiers & plusieurs autres arbres de la zone torride.

Madagascar.

En doublant le Cap de Bonne Espérance, on entre dans la mer des Indes, & l'on trouve d'abord la grande Isle de Madagascar. Nous ne connoissons encore que quelques parties de cette Isle, quoique nous y ayions eu des établissements & que nous la fréquentions depuis près d'un siecle. Les terres que nous y connoissons sont très-fertiles, & les habitants seroient bons agriculteurs si leurs denrées avoient un debouché. Ils élevent des troupeaux nombreux de bœufs & de bêtes à laine. Les pâturages, tels que la nature les a formés, sont excellents. On voit dans plusieurs cantons des défrichés immenses, couverts d'un gros *gramen* à large feuille qui s'éleve à la hauteur de 5 à 6 pieds; les habitants le nomment *fatak*; il nourrit & engraisse parfaitement les bêtes à corne qui sont de la plus gran-

de espece, & différentes des nôtres en ce qu'elles portent une grosse loupe sur le cou. Un autre petit *gramen* fin croît naturellement dans les sables sur le bord de la mer & fournit la nourriture aux bêtes à laine. Celles-ci sont de la même espece que celles de Barbarie & différentes des nôtres, surtout par la grosseur monstrueuse de leur queue qui pese jusqu'à 6 à 8 livres.

Les Madécasses ou Malegaches, (c'est le nom des habitants de cette Isle) ne cultivent guere d'autres grains que le riz. Ils le sement au commencement de la saison des pluies; ils sont par-là dispensés d'accouder leurs champs. Ils ne donnent à leur terre d'autre labour qu'avec la pioche ; ils commencent par serfouir toutes les herbes, puis 5 à 6 hommes se rangent en ligne dans le champ & font devant eux de petits trous dans lesquels les femmes ou des enfants qui suivent, jettent quelques grains de riz qu'ils couvrent de terre avec le pied : une terre ensemencée de la sorte

rapporte jufqu'à 80 & 100 pour un; ce qui prouve l'extrême fertilité du fol plutôt que la bonté de la culture. Quelque mal-entendue qu'elle paroiffe, elle fuffit pour mettre les peuples de Madagafcar dans l'abondance. Je n'ai vu aucun pays dans le monde où le riz & les approvifionnements effentiels foient à meilleur marché. Pour un coupon de toile groffiere, teinte en bleu qui peut valoir 20 fols de notre monnoie, le Madécaffe donne 2 ou 3 mefures de riz. Ces mefures font fournies par les Européens, qui ne manquent pas d'augmenter la capacité chaque année, fans que les infulaires s'en plaignent. La mefure fe remplit d'abord comble, puis l'acheteur ufe du droit qu'il a établi pour avoir bonne mefure, il enfonce le bras jufqu'au coude dans le riz, & d'un feul coup vuide prefque entiérement la mefure que le Madécaffe a la patience de remplir une feconde fois, fans jamais murmurer. Cette mefure fe nomme *gamelle*, & une

gamelle ainsi mesurée donne environ 160 livres de riz blanc.

Il n'y a pas de doute que si notre Compagnie des Indes, qui est seule en possession de la traite dans cette Isle, vouloit y encourager l'agriculture, elle feroit dans peu les plus grands progrès. Nos Isles de France & de Bourbon qui en sont voisines, y trouveroient dans tous les temps une ressource assurée contre les disettes qui affligent fréquemment la premiere de ces Isles. Nos escadres, destinées pour les grandes Indes, obligées de relâcher dans le port de l'Isle de France pour s'y rafraîchir, y trouveroient des provisions abondantes apportées de Madagascar, & ne seroient pas dans le cas de perdre leur temps à aller à Batavia ou au Cap, mendier des vivres chez les Hollandois, tandis que les ennemis nous enlevent nos places, comme il est arrivé dans la guerre qui vient de finir en 1762.

Le froment croîtroit à Madagascar dans la même abondance que le riz. Il a été cultivé autrefois avec succès

dans l'établissement que nous possédions à la pointe méridionale de l'isle sous le nom de *Fort Dauphin*. On y trouve encore aujourd'hui de beaux épis du froment qui y fut cultivé anciennement, & qui, depuis que nous en avons été chassés, s'est semé annuellement de lui-même, & croît pêle-mêle avec les herbes naturelles du pays. Les terres y sont d'une fertilité inconcevable ; les insulaires sont intelligents & adroits. Dans les quartiers où les Arabes n'ont point pénétré, ils ont les simples loix de la nature & les mœurs des premiers hommes. Ces loix & ces mœurs sont plus favorables à l'agriculture que toutes nos sublimes spéculations, que nos traités les plus complets sur les meilleures pratiques, que tous ces moyens employés de nos jours pour ranimer parmi nous un art que nos mœurs nous font regarder avec mépris, ou traiter avec légéreté & qui est sans cesse harcelé, sans cesse opprimé par une foule d'abus sortis de nos loix mêmes.

Isle de Bourbon.

A 200 lieues environ à l'Eſt de Madagaſcar, on trouve nos deux Isles de Bourbon & de France, dont le ſol eſt naturellement auſſi fertile que celui de Madagaſcar, & qui jouiſſent d'un climat beaucoup plus heureux. La premiere de ces Isles n'a aucun port; elle eſt peu fréquentée par nos vaiſſeaux. Les habitants y ont conſervé des mœurs ſimples; l'agriculture y eſt aſſez floriſſante. L'Isle de Bourbon produit du froment, du riz, du maïs, pour les beſoins de ſes habitants, & même pour fournir à une petite partie de ceux de l'Isle de France. La culture y eſt la même qu'à Madagaſcar; les troupeaux de bœufs & de moutons qui y ont été tranſportés de cette grande Isle y réuſſiſſent d'autant mieux qu'on a eu l'attention d'y tranſporter auſſi le gramen nommé *fatak*, que j'ai dit ci-devant être un excellent pâturage.

La plus grande partie des terres de cette Isle eſt employée à la culture

du cafier. Les premiers plants de cet arbriſſeau y ont été apportés en droiture de Moka. Le cafier ſe multiplie par ſes graines qui ſe ſement d'elles-mêmes ; il exige peu de culture ; elle ſe réduit à donner 3 ou 4 labours à la jeune plante pendant la premiere année, pour la débarraſſer du voiſinage des mauvaiſes herbes qui lui déroberoient ſa ſubſiſtance. Dès la ſeconde année elle croît ſans ſoin : ſes branches, qui naiſſent à fleur de terre, & qui s'étendent horizontalement, étouffent par leur ombre toutes les plantes étrangeres qui pourroient croître à l'entour ; au bout de 18 mois le cafier commence à rapporter ſon fruit, & dès la troiſieme année il donne une pleine récolte. On plante ces arbriſſeaux en échiquier, à la diſtance de ſept pieds environ les uns des autres, & lorſqu'ils s'élevent trop, on les rabaiſſe en les coupant à 2 pieds de terre.

Le cafier demande une terre légere, & il réuſſit mieux dans le ſable preſque pur, que dans une bonne terre.

On observe à l'Isle de Bourbon que chacun de ces arbrisseaux rapportoit annuellement, l'un dans l'autre, une livre de café. Ce fruit mûrit & se recueille à l'Isle de Bourbon dans un temps sec, ce qui lui donne un grand avantage sur les cafés de nos Isles de l'Amérique qui ne mûrissent & ne se recueillent que dans la saison de pluie. Le café, après avoir été cueilli, demande à être desséché ; c'est pourquoi on l'expose au soleil pendant plusieurs jours jusqu'à ce que la feve paroisse extrêmement seche & racornie. Alors on la dépouille de la pulpe, ce qui se fait avec des pilons dans de grandes auges de bois.

L'Isle de France.

L'Isle de France possede deux excellents ports, où vont relâcher tous nos vaisseaux, employés en temps de paix au commerce des Indes & de la Chine, & en temps de guerre à la défense de nos établissements. Cette Isle est par conséquent moins isolée que celle

de Bourbon. L'adminiſtration & les mœurs de l'Europe y ont plus d'influence. Elle renferme des terres auſſi fertiles que celles de Bourbon ; des ruiſſeaux qui ne tariſſent jamais, l'arroſent dans tous les ſens comme un jardin ; & néanmoins les récoltes y manquent ſouvent. Elle eſt preſque toujours dans la diſette.

Depuis le célebre M. de la Bourdonnais qui l'a gouvernée pendant 10 à 12 années, & qui doit être regardé comme le fondateur de la colonie, puiſqu'il eſt le premier qui y ait établi l'agriculture, on a ſans ceſſe erré de projets en projets ; on y a tenté la culture de toutes les eſpeces de plantes, & l'on n'en a ſuivi aucune. Le café, le coton, l'indigo, la canne à ſucre, le poivrier, le cannelier, le mûrier, le thé, le cacaoyer, le roucou, tout a été cultivé par eſſai ; mais avec cette légéreté qui ne permet aucun ſuccès. Si l'on avoit ſuivi le plan ſimple du fondateur, qui étoit de s'aſſurer du pain, l'Isle ſeroit aujourd'hui floriſſante ; l'abondance y

régneroit parmi les colons ; les équipages des vaiſſeaux y trouveroient les approviſionnements néceſſaires.

La culture des grains, quoique négligée & mal-entendue, eſt celle qui réuſſit le mieux. Les terres qui y ſont employées, rapportent ſucceſſivement chaque année une récolte de froment & une autre de riz ou de bled de Turquie, ſans jamais ſe repoſer, ſans recevoir aucun amendement, & ſans autre labour que celui que j'ai dit être pratiqué à Madagaſcar.

Le manioc qui a été tranſporté du Bréſil par M. de la Bourdonnais, & qui ne fut d'abord cultivé qu'avec répugnance & par force, eſt aujourd'hui la principale reſſource des colons pour la nourriture de leurs eſclaves. La culture de cette racine eſt la même à l'Isle de France qu'en Amérique. Je ne répéterai pas ici ce que pluſieurs voyageurs en ont dit.

On avoit autrefois tranſporté de Madagaſcar dans cette Isle, des troupeaux nombreux de bœufs & de moutons ; mais depuis que l'on a calculé

qu'il y avoit plus de profit particulier à transporter des esclaves que des bœufs, on a négligé l'augmentation des troupeaux que les besoins continuels de la colonie & des vaisseaux diminuent sans cesse. D'ailleurs, on n'a encore formé dans l'Isle aucuns pâturages, ou ils ont été formés avec si peu d'intelligence qu'aucun n'a réussi. L'Isle produit naturellement en différents cantons un *gramen* admirable qui croît à la hauteur de 5 à 6 pieds. Ce gramen sort de la terre au commencement de la saison des pluies, il fait toute sa végétation dans l'espace de trois mois que dure cette saison. Les colons profitent de ce temps pour y faire pâturer leurs troupeaux qui s'y engraissent promptement ; mais la végétation finie, il ne reste plus sur la terre qu'une paille trop dure pour que les bêtes puissent s'en nourrir. Bientôt le feu, apporté par mille accidents au milieu de ces pailles, les consume & avec elles une partie des forêts voisines.

Pendant tout le reste de l'année, les

troupeaux vont errer & languir dans les bois. La plus grande faute qui ait été commise dans cette Isle, celle qui préjudicie le plus au succès de la culture, est d'avoir défriché les forêts par le feu, sans laisser aucun bois de distance en distance dans les défrichements. Les pluies qui dans cette Isle sont le seul amendement & le meilleur que la terre puisse recevoir, suivent exactement les forêts, s'y arrêtent & ne tombent plus sur les terres défrichées. D'ailleurs ces terres n'ont aucun abri contre la violence des vents qui détruisent souvent toutes les récoltes.

Nous avons vu ci-devant que les Hollandois qui n'avoient pas de bois au Cap, y en ont planté pour garantir leurs moissons. L'Isle de France en étoit couverte & nos colons les y ont détruits.

Observations faites à la côte de Coromandel.

Dans tous les temps l'agriculture a

été floriſſante aux Indes orientales; elle y a néanmoins beaucoup dégénéré depuis la conquête des Mogols, qui, comme tous les peuples barbares, ont mépriſé le travail qui nourrit l'homme, pour s'attacher à cet art deſtructeur qui déſole la terre.

En s'emparant du pays, les conquérants s'en ſont approprié toutes les terres. Les Empereurs Mogols les ont diviſées en pluſieurs grands fiefs amovibles qu'ils diſtribuent aux grands de leur Empire, leſquels les afferment à leurs vaſſaux, & ceux-ci à d'autres; de ſorte que les terres ne ſont plus cultivées que par des journaliers & des valets de ſous-fermiers.

Comme il n'eſt pas de pays au monde plus ſujet à révolution que celui des Indes, ſoumis à des maîtres dont le gouvernement eſt une véritable anarchie, le poſſeſſeur du fief ainſi que ſon fermier, ſans ceſſe incertains de leur ſort, ne penſent qu'à dépouiller leurs terres & ceux qui les cultivent, ſans y faire jamais aucune amélioration. Heureuſement pour ces

conquérants barbares, le peuple conquis, inviolablement attaché à ses mœurs antiques, n'a pas cessé de se livrer à l'agriculture par goût & par religion. Malgré la tyrannie insensée du Mogol, le Malabare, plein de mépris & de pitié pour le maître auquel il obéit, cultive avec la même ardeur que s'il en étoit propriétaire, le champ qui appartenoit à ses peres, & dont la culture lui est confiée par l'usurpateur.

La tribu des laboureurs est une tribu honorée parmi les Indiens. La religion même a consacré l'art de la culture, & jusqu'aux animaux destinés au labourage. Comme les Indes manquent en général de pâturages, que les chevaux y sont rares, que les bœufs & les buffles y multiplient difficilement, l'ancienne politique indienne a voulu que ce fût un crime contre la religion de tuer un de ces animaux utiles.

Les Malabares en tirent plus de service qu'aucun autre peuple; ils les emploient comme nous, au labour

& aux voitures ; de plus ils leur font porter toute forte de fardeaux. On ne voit guere d'autre bête de charge aux environs de Pondichery : je suis persuadé que dans tout pays on en pourroit tirer le même service.

Les terres de la côte de Coromandel sont des terres légeres, sablonneuses & seches. Cependant l'industrie & le travail des Malabares en tirent deux récoltes par année, sans les laisser jamais reposer. A la récolte du riz succede celle de quelques menus grains, tels que le millet, ou quelques faséoles dont les Indes produisent une infinité d'especes.

De tous les procédés de l'agriculture indienne, le plus remarquable est celui de l'arrosement des terres pour la culture du riz.

Machine pour arroser les terres.

Si le terrein qu'on veut arroser n'a dans son voisinage, ni ruisseau, ni fontaine assez abondants, on y creuse un puits sur le bord duquel

on éleve un pilier à la même hauteur, à peu près que le puits a de profondeur. Ce pilier porte à son sommet qui est partagé en fourche, une cheville de fer qui en traverse horizontalement les deux portions & qui supporte une bascule garnie d'échelons. La partie supérieure de cette bascule déborde le sommet du pilier de trois pieds environ, & porte une longue perche posée parallelement avec le pilier. A cette perche tient un grand sceau de bois ou de cuivre. A côté de la machine est maçonné en brique & bien cimenté un réservoir destiné à recevoir d'abord les eaux du puits. Ce réservoir est plus élevé que le terrein qui doit être arrosé. Il a sa décharge proportionnée du côté du champ. Tout étant ainsi disposé, un homme monte au haut du pilier par les échelons de la bascule. Dès qu'il est arrivé au sommet, un autre, placé sur le bord du puits, y enfonce la perche à laquelle tient le sceau ; alors celui qui étoit au sommet descend par les mêmes échelons de la bascule, & amene

à la hauteur du réſervoir le ſceau plein d'eau que l'autre y renverſe. Dès que le réſervoir eſt plein, on ouvre la décharge; l'inondation commence & ſe ſoutient par la manœuvre de ces deux hommes, qui paſſent quelquefois des journées entieres, l'un à monter & à deſcendre, l'autre à renverſer un ſceau.

Labourage.

Les Malabares labourent leurs terres avec un inſtrument ſemblable à l'araine de Provence, ou à la ſouchée en uſage dans cette province. Ils y emploient des bœufs & plus communément des buffles. Ces derniers ſont beaucoup plus forts & réſiſtent mieux aux chaleurs que les bœufs, qui en général ſont foibles & de petite eſpece à la côte de Coromandel.

Troupeaux de moutons & autres.

Ces animaux ſont nourris avec de la paille de riz, quelques herbages &

des feves cuites. On voit çà & là dans les campagnes quelques petits troupeaux de cabrits, & d'autres de moutons qui different des nôtres en ce qu'ils sont couverts de poil au lieu de laine. On les connoît dans nos colonies sous le nom de *chiens marons.* Tous ces troupeaux sont maigres & multiplient peu.

Si les habitants de l'Inde se nourrissoient de viande comme les Européens, le pays seroit bientôt dépeuplé de toute espece de bétail. Il paroît donc que la loi religieuse qui fait un crime à l'Indien de manger de la chair des animaux a été dictée par une sage politique, qui s'est servi de l'autorité de la religion pour assurer l'obéissance à un réglement que la Physique du climat prescrit.

Les Malabares se nourrissent de grains & sur-tout de riz; de beurre, de légumes & de fruits. Ils ne mangent rien de ce qui a eu vie. Ce sont les terres situées au midi & à l'ouest de l'Indoustan, qui sont les greniers de ce vaste pays & qui y maintiennent

l'abondance. Ces terres ſont reſtées entre les mains des anciens naturels de l'Inde, dont les loix ſont très-favorables à l'agriculture. Les Mogols ont fait juſqu'ici des efforts inutiles pour s'en emparer.

Jardins.

On ne voit dans les jardins malabares aucun légume qui vaille les nôtres. Après leurs différentes eſpeces de faſéoles dont quelques-unes ſont vivaces & d'autres *arboreſcentes*, la meilleure de celle qu'ils cultivent eſt la *bazella*, connue en France ſous le nom d'épinard de Chine; c'eſt une plante vivace & grimpante que l'on rame comme nos pois, ou que l'on appuie contre des murailles qu'elle couvre en très-peu de temps d'une verdure très-agréable; ſon goût eſt à peu près le même que celui de nôtre épinard.

L'art du jardinage eſt peu connu à la côte de Coromandel. Les vergers y ſont mieux fournis que les jardins,

quoiqu'ils n'aient aucun fruit qui puiſſe être comparé à ceux d'Europe. Les Indiens n'ont pas l'art de la greffe ; leurs fruits les plus communs ſont l'ananas, la mangue, la banane, la gouyave. Les deux premiers de ces fruits qui ſont excellents à la côte de Malabar & en différentes parties des Indes, n'ont à la côte de Coromandel qu'une bonté très-médiocre.

Cocotier.

Le plus utile de tous les arbres de leurs vergers, eſt ſans contredit le cocotier. Ce palmier porte des grappes de noix d'une groſſeur monſtrueuſe. Lorſqu'on laiſſe venir ces noix à maturité elles fourniſſent une huile abondante, que les Indiens emploient à toute ſorte d'uſage, ſur-tout à l'aſſaiſonnement de leurs légumes, malgré le goût déſagréable de cette huile pour quiconque n'y eſt pas accoutumé. Mais le meilleur moyen d'en rendre la culture profitable, c'eſt d'en tirer du vin. L'Indien ſaiſit le temps où la noix

du cocotier a atteint la groſſeur de nos noix ordinaires, ce qui arrive peu après la chûte de la fleur ; alors il coupe la queue de la grappe à la diſtance environ de 7 à 8 pouces du tronc de l'arbre. Il y attache un vaſe de terre pour recevoir la ſeve abondante qui en ſort ; il enveloppe exactement avec un linge l'ouverture du vaſe, pour garantir la liqueur de l'influence de l'air qui la feroit aigrir ; le vaſe ſe remplit dans 24 heures. L'Indien eſt attentif à le changer chaque jour. Ce vin naturel ſe nomme *ſoury*; il ſe débite & ſe boit dans cet etat. Il a à peu près le goût & l'effet du moût de raiſin, mais il ſe conſerve peu de jours ; il faut le paſſer à l'alambic, ſans quoi il aigriroit & ne ſeroit plus potable. Ce vin diſtillé eſt ce qu'on nomme *racque* ; il eſt plus violent que notre eau-de-vie.

Un cocotier ainſi deſtiné à fournir du vin, rapporte ſouvent une pagode de revenu (environ 8 liv. de notre monnoie). Ces arbres ſe plantent à la diſtance de 25 ou 30 pieds ; ils

tardent 10 à 12 années à rapporter; mais ils donnent du fruit ou du vin pendant plus de 50 ans. Ils aiment un sol sablonneux, & ils réussissent assez bien dans le sable pur.

Les Malabares cultivent en plein champ plusieurs plantes à graines huileuses, telles que le sésame ou gorgelin, qui est une grande digitale & le *ricin* ou *palma christi.* Il faut que l'huile fraîche, tirée de la feve de cette derniere plante, qui est reconnue en France pour un caustique violent & dangereux, n'ait pas cette mauvaise qualité aux Indes: car les Malabares la regardent comme un purgatif doux & le meilleur remede pour la plupart des maladies des enfants à la mamelle. L'usage est de leur en faire prendre tous les mois une cuillerée, en la mêlant en portion égale avec le lait de la mere. Je finis cet article en observant que l'on tomberoit dans l'erreur si l'on pensoit se former une idée de la culture générale des Indes, d'après ce que je viens de dire sur celle de la côte de Coromandel. Cette côte &

les terres qui en dépendent ſont une petite partie des Indes orientales, proprement dites, & cette partie eſt la plus ſtérile & l'une des plus dévaſtées par l'invaſion des Mogols, par les guerres continuelles que ces Conquérants ſe font entr'eux & par leur gouvernement deſtructeur. La côte d'Orixa, celle de Malabar, le territoire de Surate, les rives du Gange & le cœur de l'Indouſtan, ſont d'une toute autre fertilité, & l'agriculture eſt plus floriſſante dans quelques-unes de ces contrées. Je ne rends compte que de ce que les circonſtances m'ont permis d'obſerver par moi-même.

Etat de l'agriculture dans le Royaume de Siam.

Le Royaume de Siam, ſitué dans la preſqu'Isle de l'Inde au-delà du Gange, poſſede un ſol généralement bon & des terres de la plus grande fertilité. Ce Royaume partagé comme l'Indouſtan du nord au ſud par une chaîne de montagnes, jouit à la fois pen-

dant toute l'année de deux ſaiſons différentes. Sa partie occidentale qui regarde le golfe de Bengale, eſt arroſée par des pluies continuelles pendant ſix mois que dure la mouſſon des vents d'oueſt. Cette ſaiſon humide eſt regardée comme un hiver dans cette partie, tandis que dans l'autre moitié du Royaume qui regarde l'Eſt, on jouit du plus beau ciel & l'on ne s'apperçoit de la ſaiſon différente qui regne de l'autre côté, que par le débordement du *Menam*. Ce fleuve coule au pied des montagnes, où s'arrêtent les pluies; il baigne les murs de la Capitale, & inonde annuellement ſans aucun ravage un pays délicieux couvert de plantations de riz. Le limon que dépoſe le *Menam* engraiſſe ſinguliérement les terres; le riz ſemble s'élever à proportion de ce que l'inondation augmente, & le fleuve rentre réguliérement dans ſon lit à meſure que le riz approchant de ſa maturité, n'a plus beſoin de ſes eaux. Voilà ce que la nature a fait pour les hommes qui habitent ce beau pays. Elle

a fait plus ; elle a rempli les campagnes d'une multitude de fruits délicieux, qui n'exigent presque aucune culture. Tels sont les ananas, les tangoustans, fruits les plus délicats qu'il y ait peut-être sur la terre ; les mangues de plusieurs sortes, toutes excellentes ; une variété infinie d'oranges & de bananes, le ducion, la jacca & autres fruits de moindre qualité. Plus généreuse encore, la nature a placé dans les terres de cette contrée & presque à la superficie, des mines d'or, de cuivre & d'étain fin, connu aux Indes, sous le nom de Calin.

Dans ce paradis terrestre, au milieu de tant de richesses, qui croiroit que le Siamois est peut-être le plus misérable des peuples ?

Le gouvernement de Siam est despotique ; le Souverain jouit seul du droit de la liberté naturelle à tous les hommes. Ses sujets sont ses esclaves ; chacun d'eux lui doit six mois de service personnel chaque année, sans aucun salaire & même sans nourriture. Il leur accorde les six autres mois

pour ſe procurer de quoi vivre. Sous un tel gouvernement, il n'y a point de loi qui protege les particuliers contre la violence, & qui leur aſſure aucune propriété. Tout dépend des fantaiſies d'un Prince abruti par toute ſorte d'excès, & ſur-tout par ceux du pouvoir ; qui paſſe ſes jours enfermé dans un ſerrail, ignorant tout ce qui ſe fait hors de ſon Palais, & ſur-tout les malheurs de ſes peuples. Cependant ceux-ci ſont livrés à la cupidité des grands, qui ſont les premiers eſclaves, & approchent ſeuls à des jours marqués, mais toujours en tremblant, de la perſonne du deſpote, qu'ils adorent comme une Divinité ſujette à des caprices dangereux.

La religion ſeule a conſervé le pouvoir de protéger contre la tyrannie, ceux qui ſe rangent ſous ſon étendard & ſe font admettre au rang des Prêtres de *Somonacoudom*, le Dieu des Siamois. Ceux qui prennent ce parti, & le nombre en eſt grand, ſont obligés par la loi à garder le célibat,

ce qui occaſionne dans un climat chaud comme celui de Siam, beaucoup de déſordre, & dépeuple entiérement le pays.

On conçoit facilement que ſous un tel gouvernement, l'agriculture ne ſauroit proſpérer; on pourroit même dire qu'elle eſt preſque nulle à Siam, ſi l'on compare la petite quantité de terres cultivées, à l'étendue immenſe de terrein qui reſte en friche.

Dans les terres mêmes qui ſont miſes en valeur, on peut dire que c'eſt la nature qui fait preſque tout. Les hommes opprimés, avilis, ſans courage, & pour ainſi dire, ſans bras, ne ſe donnent guere d'autres ſoins que celui de recueillir ſes dons; & comme le pays eſt fort étendu & la population très-petite, elle jouit abondamment du néceſſaire preſque ſans travail.

Depuis le port de Mergin, ſitué ſur la côte occidentale de ce Royaume juſqu'à la Capitale, on traverſe, pendant 10 à 12 journées, des plaines immenſes très-bien arroſées, qui

offrent à la vue un ſol excellent, dont quelques-unes paroiſſent avoir été cultivées autrefois, & qui ſont toutes en friche. On eſt obligé de faire ce voyage par caravanes, pour ſe défendre des tigres & des éléphants, à qui ce beau pays eſt abandonné. On marche pendant plus de 8 jours ſans trouver aucune peuplade.

Les environs de la Capitale ſont cultivés ; les terres du Roi, celles des Princes, des Miniſtres & des premiers Officiers, annoncent l'extrême fertilité du pays ; on y aſſure que ces terres rapportent ordinairement 200 pour un.

La méthode des Siamois pour la culture du riz, eſt de le ſemer d'abord fort épais dans un petit carré de terre bien arroſé, ſans l'enterrer beaucoup. Dès que les plantes ſont parvenues à la hauteur de 5 à 6 pouces, on les arrache & on les tranſplante par petits paquets de 3 à 4 brins, à la diſtance d'environ 4 pouces en tous ſens les uns des autres. On enfonce ces plantes juſqu'au collet dans une terre

boueuſe qui a reçu un bon labour à la charrue, tirée par une paire de buffles. Le riz tranſplanté de la ſorte, talle beaucoup, & rapporte plus ſans comparaiſon que celui qu'on laiſſeroit croître dans la même terre, où on l'auroit d'abord ſemé.

Ce ſont des Chinois & des Cochin-chinois établis dans la Capitale, & dans ſes environs, qui contribuent le plus à faire valoir les terres. Ces étrangers étant utiles au Souverain par le commerce qu'ils font avec lui, l'intérêt du gouvernement les garantit de la tyrannie. Dans le voiſinage des terres cultivées dont je viens de parler, il s'en trouve d'appartenantes à différents particuliers qui, découragés par les vexations continuelles qu'ils éprouvent, les ont abandonnées. On eſt étonné de voir ces terres, qui quelquefois n'ont été ni labourées, ni enſemencées depuis pluſieurs années, produire néanmoins de belles récoltes de riz. Ce grain recueilli négligemment, ſe ſeme de lui-même, & ſe reproduit ainſi tout ſeul à l'aide des

inondations

inondations du Menam, ce qui prouve tout à la fois l'extrême fertilité de la terre, & le malheur de ses habitants.

Les vergers du Prince, des Grands & des Talapoins, sont admirables par la variété des fruits, tous meilleurs les uns que les autres, qu'on y trouve. Mais il n'est guere permis à des particuliers d'en avoir de semblables. Lorsqu'un particulier a le malheur de posséder un arbre d'excellent fruit, tel que de mangoustes, des soldats ne manquent pas de venir annuellement arrêter pour le Roi, ou pour quelque Ministre tous les fruits de cet arbre. Ils les comptent tant bien que mal, en rendent caution ou gardien celui qui en est propriétaire, & si lors de la maturité le nombre des fruits ne se trouve pas, le pauvre propriétaire est traité d'une maniere indigne. On conçoit qu'il est de l'intérêt des particuliers de ne posséder aucun arbre semblable.

Les Siamois élevent quelques troupeaux de buffles & de bœufs, pour

lesquels ils ne se donnent d'autres soins que de les conduire tous les jours dans des terres en friche, qui abondent en pâturages, & de les ramener tous les soirs dans des parcs pour les garantir des tigres, qui sont très-communs dans le pays. Ils n'en tirent aucun laitage & très-peu de service. Leur religion qui est la même qu'aux grandes Indes, & qui n'est guere connue que des Talapoins, leur défend de tuer ces animaux. Ils éludent la loi en les vendant à des Mahométans établis chez eux, qui les tuent & en débitent la viande en secret. Ils élevent beaucoup de volaille & sur-tout de canards, de la meilleure espece qui se trouve aux Indes.

Le Roi entretient une grande quantité d'éléphants apprivoisés. Ces animaux monstrueux occupent chacun jusqu'à 12 ou 15 hommes journellement pour leur couper de l'herbe, des bananiers, des cannes à sucre. Ils ne sont d'aucune utilité réelle, ils ne servent qu'à la décoration. Ils annoncent, disent les Siamois, la grandeur

de leur prince, & celui-ci mesure sa puissance sur le nombre de ses éléphants plutôt que sur celui de ses sujets.

Au reste ces animaux sont beaucoup de dégâts. Ceux qui en ont la conduite rançonnent tous les particuliers qui possedent des terres ou des jardins, sans quoi ils y feroient entrer leurs éléphants qui ravageroient tout; & quel seroit le sujet assez téméraire pour oser manquer de respect aux éléphants du Roi de Siam, dont plusieurs, à la honte de l'esprit humain, sont chargés de titres & décorés des premieres dignités du Royaume?

Etat de l'Agriculture chez les Malais.

Au dessus du Royaume de Siam est située la presqu'Isle de Malaca. Ce pays fut autrefois très-peuplé & par conséquent bien cultivé. Le peuple qui l'habitoit, formoit une puissance considérable, & jouoit un rôle brillant dans l'Asie; il couvroit la mer de ses vaisseaux & faisoit un commerce

immenſe. Il avoit apparemment d'autres loix que celles qui le gouvernent aujourd'hui. Il en eſt ſorti en différents temps une multitude de colonies, qui ont peuplé de proche en proche les Iſles de Sumatra, de Java, de Borneo, & Célebes ou Macaſſar, des Molucques, les Philippines & les Iſles innombrables de tout cet archipel, qui borne l'Aſie au Levant, & qui occupe environ 700 lieues en longitude de l'eſt à l'oueſt, ſur 600 en latitude du nord au ſud. Tous les habitants, au moins ceux des côtes de ces Iſles ſont un même peuple; ils parlent à peu près le même langage, ils ont les mêmes loix & les mêmes mœurs. Il eſt aſſez ſingulier que cette nation qui occupe une partie auſſi conſidérable de la terre, ſoit à peine connue en Europe.

Je vais donner une idée de ſes loix & de ſes mœurs, par leſquelles on jugera facilement de ſon agriculture.

Les voyageurs qui fréquentent les Malais, ſont très-étonnés de trouver

au midi de l'Asie, & sous le climat brûlant de la ligne, les loix, les mœurs, les usages & les préjugés des anciens peuples du nord de l'Europe. Les Malais sont gouvernés par les loix féodales, par ces loix bizarres imaginées pour défendre, contre le pouvoir d'un seul la liberté de quelques-uns, en livrant la multitude à l'esclavage. Ils ont les mœurs, les usages & les préjugés que ces loix donnent.

Un chef qui a le titre de Roi ou de Sultan, commande à de grands vassaux qui obéissent quand ils veulent. Ceux-ci ont des arriere-vassaux, qui en usent souvent de même à leur égard. Une petite partie de la nation vit indépendante sous le titre d'*Oramçai* ou noble, & vend ses services à celui qui les paie le mieux, c'est-à-dire, le corps de la nation est composé de serfs, & vit dans l'esclavage.

Avec de telles loix, les Malais sont un peuple inquiet, aimant la navigation, la guerre, le pillage, les émi-

grations, les colonies, les entreprises téméraires, les aventures, la galanterie. Ils parlent sans cesse d'honneur, de bravoure, & dans le vrai ils passent chez ceux qui les fréquentent, pour le peuple le plus traître & le plus féroce qu'il y ait sur la terre; & ce qui m'a paru fort singulier, c'est qu'ils parlent la langue la plus douce de l'Asie. Ce que M. le Comte de Forbin a dit, dans ses mémoires de la férocité des Macassars, est exactement vrai, & convient également à tous les peuples Malais. Plus attachés aux loix insensées de leur prétendu honneur, qu'à celles de la justice & de l'humanité, on voit toujours parmi eux le fort attaquer le foible. Leurs traités de paix & d'amitié ne durent jamais au-delà de l'intérêt qui les leur a fait faire. Ils sont toujours armés & toujours en guerre entr'eux ou occupés à piller leurs voisins.

Cette férocité que les Malais qualifient de bravoure, est si connue des compagnies européennes qui sont établies aux Indes, que toutes se sont

accordées à faire un réglement qui défend aux Capitaines de leurs vaisſeaux qui vont dans les Iſles Malaiſes, de prendre à bord aucun matelot de cette nation, ou tout au plus, dans un extrême beſoin, d'en prendre plus de 2 ou 3.

On a vu quelquefois de ces hommes atroces, embarqués imprudemment en très-petit nombre, attaquer dans le moment qu'on y penſoit le moins, un vaiſſeau, le poignard à la main & tuer beaucoup d'hommes avant qu'on pût s'en rendre maître. On a vu des bateaux malais armés de 25 à 30 hommes, aborder hardiment des vaiſſeaux européens de 40 canons, pour s'en emparer & maſſacrer avec le poignard une partie de l'équipage. L'hiſtoire malaiſe eſt pleine de traits ſemblables, qui tous annoncent la férocité la plus téméraire.

Le Malais qui n'eſt pas ſerf eſt toujours armé; il rougiroit de ſortir de ſa maiſon ſans ſon poignard qu'il nomme *crit*. L'induſtrie de la nation

s'eſt ſurpaſſée dans la fabrication de cet inſtrument deſtructeur.

Comme il paſſe ſa vie dans l'inquiétude & dans l'agitation, il ne ſauroit s'accommoder d'un habillement ample & large, tel qu'on en voit chez tous les autres Aſiatiques. Les habits du Malais ſont juſtes au corps & chargés d'une multitude de boutons qui le ſerrent de toutes parts. Je rapporte ces petites obſervations pour prouver que dans les climats les plus différents, les mêmes loix donnent des mœurs, des uſages & des préjugés ſemblables. Leur effet eſt le même relativement à l'agriculture.

Les terres poſſédées par les Malais, ſont en général de très-bonne qualité. La nature ſemble avoir pris plaiſir d'y placer ſes plus excellentes productions. On y voit tous les fruits délicieux que j'ai dit ſe trouver ſur le territoire de Siam, & une multitude d'autres fruits agréables qui ſont particuliers à ces Iſles. Les campagnes ſont couvertes de bois odoriférants, tels que le bois d'aigle ou d'a-

loès, le *santal* & le *cassia odorata*, espece de cannelle. On y respire un air embaumé par une multitude de fleurs agréables qui se succedent toute l'année, & dont l'odeur suave pénetre jusqu'à l'ame, & inspire la volupté la plus séduisante. Il n'est point de voyageur qui, en se promenant dans les campagnes de Malaca, ne se sente invité à fixer son séjour dans un lieu si plein d'agréments, dont la nature seule a fait tous les frais.

Les Isles Malaises produisent beaucoup de bois de teinture, sur-tout du sapan qui est le même que le bois de Brésil. On y trouve plusieurs mines d'or que les habitants de Malaca & de Sumatra nomment *Ophirs*, & dont quelques-unes, sur-tout celles que renferme la côte orientale des Célebes & les Isles adjacentes, sont plus riches que toutes celles du Pérou & du Brésil. On y connoît des mines de cuivre naturellement mêlees d'or que les habitants nomment *Tombage*; des mines très-abondantes de calin ou d'étain fin, dans les Isles de

Sumatra & de Banea ; enfin une mine de diamants à *Succadana* dans le sud-est de Bornéo. Ces Isles possedent exclusivement le Rotin, le Sagou ou palmier à pain, le Camphre & les aromates précieux, que nous connoissons sous le nom d'épiceries fines.

La mer d'accord avec la terre leur fournit la pêche la plus abondante, & de plus l'ambre-gris, les perles & les nids d'oiseaux si recherchés en Chine, formés dans les rochers avec le frai de poisson, & l'écume de mer par de petites hirondelles de mer, nourriture pleine de substance que les Chinois ont payé long-temps au poids de l'or, & qu'ils achetent encore actuellement à un prix excessif.

Au milieu de tous ces dons de la nature, le Malais est misérable. La culture des terres abandonnée aux esclaves, est un art méprisé. Ces cultivateurs malheureux, sans cesse arrachés aux travaux champêtres par des maîtres inquiets, qui aiment mieux les employer à la guerre & aux expéditions maritimes, ont rarement

le temps & jamais le courage de donner à leur terre de bons labours. Le pays reſte preſque tout en friche ; on ne lui fait pas produire le riz, ou les grains néceſſaires à la ſubſiſtance de ſes habitants.

Le Sagou.

L'arbre de ſagou ſupplée en partie au défaut des graines. Cet arbre admirable eſt un préſent de la nature, bienfait pour des hommes incapables de travail. Il ne demande aucune culture ; c'eſt un palmier qui croît naturellement dans les forêts à la hauteur d'environ 25 à 30 pieds. Il devient quelquefois ſi gros qu'un homme a de la peine à l'embraſſer. Il ſe multiplie lui-même par ſes graines & ſes rejetons. Son écorce ligneuſe a environ un pouce d'épaiſſeur, & couvre une multitude de fibres allongées qui s'entrelaçant les unes dans les autres, enveloppent une maſſe de farine gommeuſe. Dès que cet arbre eſt mûr & prêt à donner ſa ſubſtance, il l'an-

nonce en se couvrant à l'extrêmité de ses palmes d'une poussiere blanche, qui transpire au travers des pores de la feuille. Alors le Malais l'abat par le pied, & le coupe en plusieurs tronçons qu'il fend par quartiers. Il en tire la masse de farine, qui y est renfermée & qui est adhérente aux fibres qui l'enveloppent. Il délaie le tout dans l'eau commune qu'il passe ensuite au travers d'une chausse de toile fine pour en séparer toutes les fibres. Lorsque cette pâte a perdu une partie de son humidité par l'évaporation, le Malais la jette dans des moules de terre de différéntes formes, & l'y laisse sécher & durcir. Cette pâte est une nourriture saine. Elle se conserve ainsi pendant plusieurs années.

Pour manger le sagou, les Indiens se contentent de le délayer dans l'eau; quelquefois ils le font cuire. Ils ont l'art de séparer la fleur de cette farine & de la réduire en petits grains, de la forme à peu près des grains de riz. Ce sagou ainsi préparé est préféré à l'autre pour les vieillards & pour les

infirmes ; il eſt un excellent remede pour les poitrinaires. Lorſqu'il eſt cuit dans l'eau pure ou dans le bouillon, il ſe réduit en une gelée blanche très-agréable au goût.

Quoique le palmier Sagouſere ſe trouve naturellement dans les forêts, néanmoins les chefs Malais en font des plantations conſidérables, & c'eſt là une de leurs principales reſſources pour ſe nourrir.

Ils auroient de quoi former les plus beaux vergers du monde, s'ils ſe donnoient la peine de raſſembler des plantes de tous les excellents fruits que la nature leur a donnés. On trouve leurs arbres fruitiers plantés çà & là autour de leurs maiſons, & diſperſés dans leurs terres, ſans ordre & ſans ſymmetrie.

Les habitants de la grande Iſle de Java, ſont un peu plus agriculteurs que les autres Malais, depuis qu'ils ſont ſoumis aux Hollandois. Ces négociants ſouverains ont profité des déſordres occaſionnés par leurs loix féodales, pour les mettre tous ſous

le joug, en détruiſant avec art la puiſſance des Rois, par celle de leurs vaſſaux; puis celle des vaſſaux par des ſecours donnés à propos aux Rois à demi terraſſés.

Aujourd'hui les Javanois commencent à revenir de l'inquiétude que leur cauſoient leurs loix, qu'ils ont preſque perdues. Ils cultivent avec ſuccès le riz, le café, l'indigo & la canne à ſucre. Ils élevent dans la partie orientale de l'Iſle, & dans celle de Madur & de Solor qui en ſont voiſines, des troupeaux de buffles d'une groſſeur monſtrueuſe, dont la viande eſt très-bonne, & qui ſont d'un grand ſervice pour le labourage. Ils y élevent auſſi des troupeaux nombreux de bœufs, de la plus belle, & de la plus grande eſpece que j'aie vu dans le monde. Le pâturage le plus commun de cette partie de ces Iſles malaiſes, eſt le même *gramen* dont j'ai parlé à l'article de l'Iſle de France, & dont nos colons profitent ſi peu.

Ce ſeroit ici le lieu de donner les procédés de la culture des épiceries,

de l'indigo, de la canne à ſucre & de la récolte du camphre, mais cette matiere ſera le ſujet d'un autre diſcours.

J'aurois ſouhaité pouvoir comprendre ici mes obſervations ſur la culture des terres en Chine, pour comparer nation à nation. Après avoir vu l'agriculture mépriſée, avilie chez des peuples barbares, opprimée, chargée d'entraves par leurs loix alambiquées, vraies productions du délire & abſolument contraires à la raiſon, on auroit vu ce même art, cet art divin, puiſqu'il fut ſeul enſeigné à l'homme par l'auteur de ſon être, ſoutenu, protégé par des loix ſimples qui ſont celles de la nature, dictées par elle aux premiers hommes & conſervées de génération en génération, depuis l'origine du monde par un peuple ſage, par la plus grande nation agricole qu'il y ait ſur la terre.

Ce tableau de comparaiſon auroit fait voir d'une part la miſere, & les malheurs de toute eſpece qui

accompagnent l'abandon de l'agriculture ; de l'autre, ce que cet art honoré, protégé, préféré comme il doit l'être, peut pour le bonheur de l'humanité.



SUITE
DES OBSERVATIONS
SUR L'ÉTAT
DE L'AGRICULTURE
Chez différentes nations de l'Afrique & de l'Asie.



SUITE DES OBSERVATIONS *SUR L'ÉTAT* DE L'AGRICULTURE

Chez différentes nations de l'Afrique & de l'Asie.

J'AI rendu compte de mes recherches sur l'état de l'agriculture, chez les différents peuples de l'Afrique & de l'Asie. J'ai fait remarquer qu'elle étoit presque nulle chez les Negres stupides & indolents, qui habitent les côtes occidentales de l'Afrique; qu'elle étoit florissante à l'ombre de la liberté, chez les Hollandois au Cap de bonne Espérance, & accompagnée de l'abondance

la plus heureuſe dans le ſol fertile de l'Iſle de Madagaſcar, habitée par un peuple ſimple, qui eſt gouverné par ſes mœurs ſimples, & qui ne connoît d'autres loix que celles de la nature.

J'ai rendu juſtice à la bonne culture des terres de nòtre Iſle de Bourbon, en faiſant remarquer que cette Iſle n'a aucun port; que ſes habitants, ayant par cette raiſon peu de commerce avec les Européens, ont conſervé des mœurs ſimples bien favorables à l'agriculture. J'ai avoué en même temps que cet art qui demande de la conſtance & de la ſimplicité, étoit fort négligé dans notre Iſle de France, qui a deux excellents ports très-fréquentés par nos vaiſſeaux. L'adminiſtration variable & les mœurs inquietes de l'Europe, y ont par conſéquent plus d'influence, quoiqu'elle renferme des terres auſſi fertiles que celles des Iſles de Bourbon & de Madagaſcar; néanmoins les récoltes y manquent ſouvent, elle eſt preſque toujours dans la diſette.

J'ai paſſé enſuite aux grandes Indes, où j'ai fait voir l'agriculture opprimée par les loix barbares des conquérants Mogols, mais toujours honorée, toujours ſoutenue par la religion, par les mœurs, par la conſtance du Malabare conquis.

A Siam, dans le climat le plus heureux, dans le ſol le plus fertile qu'il y ait ſur la terre, on l'a vu avilie par les indignités d'un gouvernement deſpotique, & abandonnée par un peuple d'eſclaves que rien ne peut intéreſſer après la perte de ſa liberté. je l'ai repréſentée dans le même état chez les Malais, qui habitent un pays immenſe, des Iſles innombrables dans leſquelles la nature a renfermé ſes tréſors les plus précieux, & où elle répand ſes dons avec une profuſion qu'on ne voit point ailleurs. Le génie deſtructeur des loix féodales, qui agite ſans ceſſe ce peuple, ne lui permet pas de s'appliquer à la culture des meilleures terres qu'il y ait au monde. La nature fait preſque ſeule tous les frais de ſa nourriture.

Il y a lieu de croire que ſi les autres peuples de la terre, qui ont le malheur d'être gouvernés par les loix féodales, habitoient un climat ſi heureux, des terres naturellement ſi fertiles que celles que poſſedent ces Malais, leur agriculture ſeroit également nulle. Le ſeul beſoin de vivre peut leur mettre la charrue à la main. J'ai donné en détail les procédés les plus intéreſſants des différentes cultures locales que j'ai obſervées; mais mon objet principal a été de faire remarquer, d'après des recherches chez les différents peuples que j'ai vus, que dans tous les pays du monde, l'état de l'agriculture dépend uniquement des loix qui y ſont établies, & par conſéquent des mœurs & des préjugés que donnent ces loix. La ſuite de mes obſervations aidera à confirmer ce que j'ai avancé.



Puiſſance de l'agriculture.

Origine du Royaume de Ponthiamas.

En quittant les Iſles & les terres des Malais, on trouve au nord un petit territoire nommé *Cancar*, & connu ſur les cartes marines ſous le nom de *Ponthiamas*. Il eſt enclavé dans le Royaume de Siam que le deſpotiſme dépeuple ſans ceſſe, entre celui de Camboye dont le gouvernement n'a aucune forme ſtable, & entre les terres de la domination des Malais, dont le génie ſans ceſſe agité par leurs loix féodales, ne peut ſouffrir la paix, ni au dedans, ni au dehors. Environné de tels voiſins, ce beau pays étoit inculte & preſque ſans habitants, il y a environ 50 années.

Un négociant Chinois, maître d'un vaiſſeau qui ſervoit à ſon commerce, fréquentoit ces côtes avec ce génie réfléchi, & cette intelligence qui eſt naturelle à ſa nation. Il vit avec douleur des terres immenſes condamnées à la ſtérilité, quoiqu'elles fuſſent d'un

ſol naturellement plus fertile que celles qui faiſoient la richeſſe de ſon pays : il forma le projet de les faire valoir. Dans ce deſſein, il s'aſſura d'un certain nombre de cultivateurs de ſa nation, & des nations voiſines ; puis il commença par ſe ménager avec art la protection des Princes les plus puiſſants du voiſinage, qui lui donnerent une garde à ſa ſolde.

Dans ſes voyages aux Iſles Philippines & à Batavia, il avoit pris des Européens, ce qu'ils ont de meilleur, ſuivant les Chinois, dans la ſcience politique, l'art de ſe fortifier & de ſe défendre. Bientôt les profits de ſon commerce le mirent en état d'élever des remparts, de creuſer des foſſés & de ſe pourvoir d'artillerie. Ces premieres précautions le mirent à couvert d'un coup de main, & le garantirent des entrepriſes des peuples barbares qui l'environnoient.

Il diſtribua les terres à ſes cultivateurs en pur don, ſans aucune réſerve de ſes droits connus ſous le nom de ſervis, lods & ventes ; droits qui ne

ne laiſſant aucune propriété, ſont le fléau le plus terrible de l'agriculture, & dont l'idée n'eſt jamais tombée ſous le ſens commun des peuples ſages. Il ajouta à ce premier bienfait, celui de procurer à ſes colons, tous les inſtruments néceſſaires pour faire valoir les terres.

Dans ſon projet de former un peuple de laboureurs & de négociants, il crut ne devoir propoſer que les loix que la nature a données aux hommes de tous les climats; il ſut les faire reſpecter en leur obéiſſant le premier, en donnant l'exemple de la ſimplicité, du travail, de la frugalité, de la bonne foi & de l'humanité; il n'établit donc aucunes loix, il fit beaucoup plus, il établit des mœurs.

Son territoire devint le pays de tous les hommes laborieux, qui voulurent s'y établir. Son port fut ouvert à toutes les nations; bientôt les forêts furent abattues avec intelligence, les terres furent ouvertes & enſemencées de riz; des canaux tirés des rivieres inonderent les champs, & des moiſſons

abondantes fournirent d'abord aux cultivateurs la matiere de leur ſubſiſtance, puis l'objet d'un commerce immenſe.

Les peuples barbares du voiſinage, étonnés de la promptitude avec laquelle l'abondance avoit ſuccédé à la ſtérilité, vinrent chercher leur nourriture dans les magaſins de *Ponthiamas*. Ce petit territoire eſt regardé aujourd'hui comme le grenier le plus abondant de cette partie orientale de l'Aſie. Les Malais, les Cochinchinois, Siam même, ce pays naturellement ſi fertile, regardent ce port comme une reſſource aſſurée contre les diſettes.

Les procédés de la culture du riz, qui eſt la principale du pays, ſont les mêmes qu'en Cochinchine. J'en parlerai ci-après, mon objet eſt de faire remarquer, que ce n'eſt pas à une méthode particuliere de cultiver la terre, que les heureux habitants de *Ponthiamas* doivent l'abondance dont ils jouiſſent, mais à leurs loix & à leurs mœurs.

Si le négociant Chinois, fondateur de cette société de laboureurs négociants, imitant le vulgaire des Souverains de l'Asie, avoit établi des impôts arbitraires ; si par une invention féodale dont il avoit l'exemple chez ses voisins, il avoit voulu garder pour un seul la propriété des terres, en feignant de les céder aux cultivateurs ; si dans un palais il avoit établi le luxe à la place de la simplicité qu'il fit régner dans sa maison ; s'il avoit mis sa grandeur à avoir une cour brillante, à se voir environné d'une foule de serviteurs inutiles, en donnant la préférence aux talents agréables ; s'il avoit méprisé ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arrosent de leur sueur & nourrissent leurs freres ; s'il avoit traité ses associés comme des esclaves ; s'il avoit reçu dans son port les étrangers, autrement que comme ses amis ; les terres de son territoire seroient encore en friche & dépeuplées, ou ses malheureux habitants mourroient de faim, malgré toutes leurs connoissances sur l'agriculture,

& avec les inſtruments les plus merveilleux, ſoit pour ouvrir la terre, ſoit pour l'enſemencer. Mais le ſage Kiang-tſe, c'eſt le nom du négociant Chinois, dont je parle, perſuadé qu'il ſeroit toujours très-riche, ſi ſes cultivateurs l'étoient, n'établit qu'un droit médiocre ſur les marchandiſes qui entroient dans ſon port; le revenu de ſes terres lui parut ſuffire pour le rendre puiſſant. Sa bonne foi, ſa modération, ſon humanité le firent reſpecter. Il ne prétendit jamais régner, mais ſeulement établir l'empire de la raiſon. Son fils qui occupe aujourd'hui ſa place, a hérité de ſes vertus, comme de ſes biens. Il eſt parvenu par l'agriculture & le commerce des denrées que produit ſon territoire, à un tel degré de puiſſance, que les barbares ſes voiſins lui donnent tous le titre de Roi qu'il dédaigne. Il ne prétend des droits de la Royauté que le plus beau de tous, celui de faire du bien à tous les hommes. Très-content d'être le premier laboureur, & le premier négociant de ſon pays,

il mérite ſans doute, ainſi que ſon pere, un titre plus grand que celui de Roi, celui de bienfaiſteur de l'humanité.

Qu'il me ſoit permis de le dire ici en paſſant, quelle différence entre de tels hommes & ces Conquérants célebres qui ont étonné, déſolé la terre, & qui, abuſant du droit de conquête, ont établi des loix, qui même après que le genre humain a été délivré d'eux, perpétuent encore les malheurs du monde pendant la ſuite des ſiecles !

Camboye, Tſiampa.

En ſortant de *Ponthiamas*, on trouve au nord les terres de *Camboye* & de *Tſiampa*. Elles ſont naturellement de la plus grande fertilité, ſur-tout celles de *Camboye*, qui paroiſſent avoir été anciennement bien cultivées; mais le gouvernement de ces deux petits Etats, n'a aucune forme ſtable : les habitants, toujours occupés à détruire des tyrans, pour en recevoir d'autres, ont abandonné la culture. Leurs

terres pourroient être couvertes de riz & de troupeaux, & ils ſont réduits à ne vivre que de quelques racines qu'ils arrachent au travers des ronces qui couvrent leurs champs.

Les voyageurs trouvent avec étonnement, à quelque diſtance de la peuplade de *Camboye*, les ruines d'une ancienne ville bâtie en pierre, dont l'architecture a quelque rapport avec celle de l'Europe. Les terres des environs portent encore des traces des ſillons qui y furent ouverts autrefois. En cet endroit, tout annonce que l'agriculture & les autres arts y ont fleuri, mais ils ſont diſparus avec la nation qui les poſſédoit. Celle qui habite aujourd'hui ce pays, n'a aucune hiſtoire, aucune tradition même qui puiſſe donner des éclairciſſements à ce ſujet.

Cochinchine.

Les Cochinchinois voiſins de *Camboye* du côté du nord, voyant les terres de ce Royaume abandonnées, ſe ſont emparés, il y a quelques

années, de celles qui étoient le plus à leur bienséance, & ils y ont établi une bonne culture. La province entiere de *Donnay*, ainsi usurpée sur le *Camboye*, est aujourd'hui le grenier de la Cochinchine. Ce Royaume, l'un des plus considérables de la partie orientale de l'Asie, étoit, il n'y a tout au plus que 150 ans, habité par une petite nation barbare & sauvage, connue sous le nom de *Loï*, qui ne vivant que de la pêche, de racines & de fruits naturels du pays, cultivoit peu les terres.

Un Prince Tonquinois, malheureux dans la guerre qu'il eut à soutenir contre le Roi de Tonquin, dont il étoit le Maire du palais, passa avec ses soldats & ceux de son parti, la riviere qui sépare ce Royaume de celui de la Cochinchine. Les sauvages qui possédoient ce pays, s'enfuirent devant ces nouveaux arrivés, & se retirerent sur les montagnes de *Tsiampa*. Après quelques années de guerre contre leurs anciens ennemis qui les poursuivirent, les Tonquinois

fugitifs de leur patrie, devinrent paiſibles poſſeſſeurs du pays, connu ſous le nom de Cochinchine, qui a 200 lieues d'étendue du nord au ſud, ſur une largeur médiocre & très-inégale de l'eſt à l'oueſt. Alors ils ſe livrerent entiérement à l'agriculture; ils commencerent par cultiver le riz, qui étant la nourriture ordinaire des peuples de l'Aſie, eſt une denrée de premiere néceſſité. Ils ſe ſéparerent en petites peuplades qui s'établirent dans les plaines ſur les bords des rivieres.

Bientôt la fertilité du ſol long-temps inculte, récompenſa leurs travaux par l'abondance; la population augmenta en raiſon du produit de la culture, les peuplades s'étendirent de maniere que toutes les plaines de ce vaſte pays étant en valeur, les Cochinchinois ont été preſſés de s'étendre ſur celles de *Camboye*, qui étoient comme abandonnées. Je n'ai point vu de pays où les progrès de la population ſoient ſi ſenſibles qu'à la Cochinchine, ce qu'on peut attribuer non ſeulement au climat & à l'abondance des terres;

mais encore aux mœurs simples de la nation, à la vie sage & laborieuse des femmes, ainsi qu'à la multitude d'excellents poissons, qui avec le riz font la nourriture ordinaire du peuple.

Culture de différentes especes de Riz en Cochinchine.

Les Cochinchinois cultivent six especes de riz, *le petit riz*, dont le grain est menu, allongé & transparent; c'est celui qui est le plus délicat & qu'on fait manger aux malades. *Le gros riz long*, est celui dont la forme est ronde. *Le riz rouge*, ainsi nommé parce que le grain est enveloppé d'une peau de couleur rougeâtre, si adhérente, que les opérations ordinaires ne peuvent l'en détacher. Ces trois sortes de grains sont ceux dont le peuple se nourrit, & qui font l'abondance. Ils demandent de l'eau, & les terres qui les portent, doivent être inondées.

Enfin, ils cultivent deux autres sortes de riz sec, c'est-à-dire, qui

croiſſent dans des terres ſeches & qui ne demandent, comme notre froment, d'autre eau, que celle de la pluie. L'une de ces eſpeces a le grain blanc, comme la neige ; lorſqu'il eſt cuit, il eſt très-viſqueux : on l'emploie à faire différentes pâtes, telles que le vermicelle. Ils ſont l'un & l'autre un grand objet de commerce pour la Chine ; on ne les cultive que ſur les montagnes & les côteaux, après avoir donné à la terre une façon avec la beche. On le ſeme à la vérité comme nous ſemons notre froment, vers la fin de Décembre, ou dans les premiers jours de Janvier, temps auquel finit la saiſon des pluies ; il n'eſt pas tout-à-fait trois mois en terre, & il rapporte beaucoup.

Je ſuis fondé à croire que la culture de ce grain précieux réuſſiroit en France, s'il nous étoit apporté. En 1749 & 1750, je traverſai pluſieurs fois les montagnes de la Cochinchine, où ce riz ſe cultive ; elles ſont très-élevées, & la température de l'air y eſt froide. J'y obſervai, au mois de

Janvier 1750, que le riz étoit très-verd, & avoit plus de 3 pouces de hauteur, quoique la liqueur du thermometre de *M. de Réaumur* ne fût sur le lieu, qu'à 4 degrés au dessus du point de congelation.

J'emportai à notre Isle de France quelques quintaux de ce grain, qui fut semé avec succès, & rapporta plus que n'auroit fait aucune espece du pays. Les colons reçurent mon présent avec d'autant plus d'empressement, que ce riz, qui est plus fécond & de meilleur goût, n'a pas besoin d'inondation, & qu'étant sur la terre 15 ou 20 jours de moins que les autres, il peut être cueilli & fermé avant la saison des ouragans qui emportent très-souvent les moissons des autres especes de riz. Ceux-ci sont plus tardifs; ils demanderoient des inondations que le peu d'intelligence des cultivateurs n'a pas permis jusqu'à ce jour de leur donner.

Il y avoit lieu d'espérer que l'avantage attaché à la culture du riz sec, engageroit les colons à le cultiver

précieusement, & que de l'Isle de France il auroit pu facilement nous être apporté par la suite; mais j'ai tenté en vain d'en tirer de cette Isle, les colons à qui je me suis adressé, n'ont pu m'envoyer que du riz commun, qui demande de l'eau & de la chaleur. La culture du riz sec a été abandonnée comme les autres à la mal-adresse des esclaves, qui ont mêlé toutes les especes de riz, de sorte que celui de Cochinchine étant mûr beaucoup plutôt que les autres, son grain est tombé avant la moisson, & peu-à-peu l'espece s'en est perdue dans l'Isle. Aujourd'hui, il faut retourner à la source pour en avoir. Un voyageur que ses affaires conduiroient en Cochinchine, & qui enverroit directement quelques livres seulement de ce grain précieux, pour en faire des essais dans nos terres, mériteroit certainement notre reconnoissance.

Les Cochinchinois cultivent le riz ordinaire, à-peu-près de la même maniere que les Malabares de la côte de Coromandel. Après avoir donné avec

la charrue deux façons à leur terre, ils ſement le riz dans un petit champ particulier bien travaillé à la beche; ils couvrent de quelques lignes d'eau la ſuperficie de ce champ, & dès que le riz a 5 à 6 pouces de hauteur, ils paſſent la herſe ſur leurs grandes terres, puis ils les inondent; alors ils arrachent leur riz qui eſt en pépiniere, & le tranſplantent dans de grandes terres par petits paquets de 4 à 5 brins, & à 6 pouces de diſtance les uns des autres. Ce ſont ordinairement les femmes & les enfants qui font cette opération.

Leur charrue reſſemble à notre ſouchée, avec la différence que le ſoc en eſt plus long & plus large. Ils n'emploient que des buffles à leur labour. Ces animaux, dont l'eſpece eſt très-grande en Cochinchine, ſont plus forts que les bœufs dans les pays chauds, & ils ſe tirent mieux des boues. On les attele exactement comme des chevaux.

Les Cochinchinois n'ont aucune machine pour inonder leurs champs,

mais ils n'en ont pas beſoin ; leurs plaines ſont dominées, d'un bout du Royaume à l'autre, par une chaîne de hautes montagnes remplies de ſources & de ruiſſeaux qui viennent naturellement inonder les terres, ſuivant que leur cours eſt dirigé.

Ils cultivent encore pluſieurs ſortes de grains, tels que le maïs, des millets de différente ſorte, pluſieurs eſpeces de faſéoles, des patates, des inhams, & diverſes racines toutes propres à la nourriture de l'homme & des animaux. Mais la culture la plus importante pour eux après celle du riz, eſt la culture de la canne à ſucre. Il n'eſt aucun pays en Aſie ſi abondant en cette denrée, que le Royaume de Cochinchine.

Cannes à ſucre.

On y cultive deux ſortes de cannes, l'une qui croît très-groſſe & très-haute, qui a les nœuds fort ſéparés les uns des autres, d'une couleur toujours verte, d'un ſuc très-abondant,

mais peu chargé de ſel. Cette eſpece de canne eſt employée à nourrir & à engraiſſer les beſtiaux.

Je remarquerai ici qu'il eſt d'expérience en Cochinchine, que de toutes les denrées comeſtibles, il n'en eſt aucune qui engraiſſe mieux & plus promptement les hommes & les animaux, que la canne mangée en verd & le ſucre qu'on en tire.

L'autre eſpece eſt plus mince, plus petite, a les nœuds plus ſerrés. Lorſqu'elle mûrit, elle prend une couleur jaune. Elle contient moins d'eau & plus de ſel.

Lorſque les Cochinchinois veulent cultiver la canne à ſucre, ils commencent par remuer la terre à deux pieds de profondeur. Cette opération ſe fait avec la planche; puis ils plantent trois à trois des boutures de canne dans un ſens couché, à-peu-près comme on plante la vigne dans pluſieurs de nos provinces. Ces boutures ſont enfoncées à environ dix-huit pouces en terre, plantées en échiquiers, à ſix pieds environ de diſtance les uns des autres.

On choiſit pour cette opération la fin de la ſaiſon des pluies, afin que la bouture ſoit arroſée, juſqu'à ce qu'elle ait pouſſé des racines. Pendant les ſix premiers mois, on leur fait deux façons à la pioche pour ſerfouir les herbes & réceper le pied des cannes, en y accumulant la terre des environs.

Douze, & quelquefois quatorze mois après la plantation, on fait la premiere récolte. Les cannes qui avoient été plantées à ſix pieds de diſtance, ont tellement tallé, qu'on ne peut plus entrer dans le champ que le fer à la main pour s'ouvrir un paſſage.

La canne coupée & liée en fagots ſe tranſporte au moulin pour en exprimer le ſuc. Je ne décrirai point ici la forme de ces machines qui reſſemblent beaucoup à celles de nos colonies de l'Amérique, dans leſquelles, au défaut d'eau, on emploie des bœufs & des mulets pour mettre en mouvement les deux cylindres, entre leſquels on fait paſſer les cannes à ſucre. Ces artifices ont

été décrits par plusieurs voyageurs.

Le suc de la canne étant exprimé, le Cochinchinois le fait bouillir quelques heures dans de grandes chaudieres pour faire évaporer au moins une partie de son eau ; puis il le transporte au marché le plus voisin pour le vendre en cet état. Ici finissent l'industrie & les profits du cultivateur cochinchinois. Des marchands achetent ce suc, qui ressemble encore à de l'eau pure ; ils le font cuire de nouveau, & jetant dans les chaudieres quelques matieres alkalines, telles que la cendre des feuilles de musa ou bananier & de la chaux de coquillages ; (les Cochinchinois n'en connoissent point d'autre ;) ces ingrédients occasionnent dans les chaudieres une écume considérable que le raffineur a soin d'enlever. L'action des alkalis hâte la séparation du sel d'avec l'eau ; enfin à force d'ébullition, ils réduisent le suc de la canne en consistance de sirop. Dès que ce sirop commence à perler, on le décante dans un grand vaisseau de terre, où on le laisse se

rafraîchir environ une heure. Bientôt le ſirop laiſſe paroître à ſa ſuperficie une croûte encore molle & de couleur jaunâtre ; alors on ne perd pas un moment pour la vuider dans un vaſe conique, qu'on nomme *forme.* Sans l'opération intermédiaire du rafraîchiſſoir, le ſirop ſe durciroit en maſſe, & n'étant pas grainé, manqueroit d'une qualité eſſentielle au ſucre.

Les formes des ſucreries cochinchinoiſes ſont, comme celles de nos colonies américaines, de terre cuite, de la hauteur d'environ trois pieds, percées à leur extrêmité aiguë, & contiennent ordinairement quarante à cinquante livres de ſucre. Ces formes remplies ſe placent ſur des vaſes de terre, dont l'ouverture eſt proportionnée pour pouvoir y introduire la pointe de la forme ; ils doivent être aſſez grands pour contenir le ſirop groſſier qui découle du ſucre au travers de quelques brins de paille, qui bouchent imparfaitement la petite ouverture de la forme.

Lorſqu'on juge que le ſirop a pris

la consistance de sel, dans toute la capacité du vase qui le contient, alors on le terre pour le blanchir & le purifier.

On délaie dans un baquet une terre fine, blanchâtre & argilleuse avec assez d'eau pour que cette boue ainsi préparée n'ait pas beaucoup de consistance, puis avec une truelle, on en met l'épaisseur d'environ deux doigts sur le sucre, dans le vuide que ce sel a laissé à l'ouverture de la forme en se condensant, & en se purgeant de son sirop grossier; l'eau enveloppée de terre ne pénetre que peu-à-peu l'intérieur du sucre, le lave & entraîne insensiblement le sirop le plus adhérent avec toutes les parties étrangeres au sel. Lorsque la terre s'est endurcie, on la remplace avec de la nouvelle terre délayée comme la premiere. Cette opération, qui dure environ douze à quinze jours, est la même en Cochinchine, que dans nos colonies d'Amérique; mais quelques raffineurs cochinchinois ont une autre méthode.

Au lieu de terre délayée, ils coupent en petits morceaux le tronc d'un musa ou bananier, & rangent ces morceaux sur le sucre. Le tronc du musa est très-aqueux, son eau a une qualité détersive, elle n'échappe des fibres qui l'enveloppent, que par de très-petites gouttes. Ceux qui suivent cette méthode, prétendent que leur opération est moins longue, & que le sucre blanchit mieux.

Les Cochinchinois ne donnent point d'autre préparation à leur sucre; ils ne connoissent pas l'usage des étuves qui paroissent nécessaires dans les raffineries de l'Amérique. Après l'avoir terré suffisamment, ils le vendent dans les marchés publics, sur-tout aux Chinois & aux autres étrangers qui viennent dans leur port, attirés par la modicité du prix de cette denrée, qui ne se trouve nulle part à si bon marché qu'en Cochinchine.

Le sucre blanc de premiere qualité, se vend ordinairement dans le port de *Faïfo*, en échange d'autres

marchandiſes, à raiſon de 3 piaſtres ou 15 livres de notre monnoie, le quintal cochinchinois qui équivaut à cent cinquante de nos livres, poids de marc. Le commerce de cette denrée eſt immenſe. La Chine ſeule, dont les terres n'en produiſent pas aſſez pour ſa conſommation, en tire de Cochinchine plus de quarante mille tonneaux toutes les années : on ſait que le tonneau de mer eſt de deux milliers.

Il faut remarquer que la Cochinchine, qui produit cette denrée en ſi grande abondance & à ſi bas prix, étant un Royaume nouveau, doit être regardée en quelque maniere comme une colonie ; que la canne à ſucre y eſt cultivée par des hommes libres ; que tous les travaux de la cuite & de la raffinerie ſont exécutés par des mains libres. Comparons enſuite le prix de la denrée cochinchinoiſe, avec celui de la même denrée cultivée & préparée par de malheureux eſclaves dans les colonies européennes, & jugeons ſi pour tirer du ſucre de nos poſſeſſions, il étoit néceſſaire d'autoriſer par une

loi l'eſclavage des Africains tranſportés en Amérique.

Après ce que j'ai vu en Cochinchine, je ne puis douter que des cultivateurs libres, à qui on auroit partagé ſans réſerve les terres de l'Amérique, ne leur euſſent fait rapporter le double du produit qu'on en tire par les eſclaves.

Qu'a donc gagné l'Europe policée, l'Europe ſi éclairée ſur les droits de l'humanité, en autoriſant par ſes décrets les outrages journaliers faits à la nature humaine dans nos colonies, en permettant d'y avilir les hommes au point de les regarder abſolument comme des bêtes de charge? La loi de l'eſclavage a été auſſi contraire à ſes intérêts, qu'à la loi naturelle & à ſon honneur : je l'ai remarqué pluſieurs fois.

La liberté & la propriété ſont les fondements de l'abondance & de la bonne agriculture; je ne l'ai vu floriſſante que dans les pays où ces deux droits de l'homme étoient bien établis. La terre qui multiplie ſes dons

avec une eſpece de prodigalité ſous des cultivateurs libres, ſemble ſe deſſécher même par la ſueur des eſclaves. Ainſi l'a voulu l'Auteur de la nature qui a créé l'homme libre, & qui lui a abandonné la terre avec ordre de la cultiver à la ſueur de ſon front, mais avec liberté.

Les Cochinchinois ſuivent pluſieurs autres cultures très-importantes, ſoit pour leurs fabriques intérieures, ſoit pour leur commerce au dehors.

Ils cultivent le cotonnier, le mûrier, le poivrier, l'arbre de vernis, l'arecquier, le thé, l'indigo, le *ſaffranum*, &, ce qui leur eſt particulier, une plante qu'ils nomment *tſai*, qui étant miſe en fermentation comme celle de l'indigo, fournit abondamment une fleur de couleur verte, qui ſeule donne en teinture un verd d'émeraude très-ſolide.

Cette plante ſeroit un préſent bien eſſentiel à faire à nos colonies d'Amérique. Je ſerois trop long, ſi j'entreprenois de décrire ici les procédés de

toutes ces différentes cultures. Ils feront la matiere de quelques autres mémoires.

En général, les Cochinchinois possedent d'excellentes terres, & ils les cultivent bien. Leurs montagnes sont presque toutes en friche, parce que la population n'est pas même assez considérable, pour mettre en valeur toutes les plaines qu'ils ont prises sur le Camboye. Ils tirent néanmoins de ces montagnes le bois d'aigle ou d'aloès qui est le parfum le plus précieux qu'il y ait sur la terre; le bois de sapan qui est le même que celui de Brésil, & la cannelle en petite quantité, mais bien supérieure en qualité à celle de l'Isle de Ceilan.

Les Chinois la paient trois & quatre fois plus, que celle qui leur est apportée de cette Isle par les Hollandois. Ils tirent des bois admirables pour la menuiserie, tel que le bois de rose; d'excellents pour la construction, tel que le thé qui est preféré pour construire les galeres royales, qui sont toujours au nombre de cent, & dans lesquelles

lesquelles on n'a rien à desirer tant pour la coupe, que pour la solidité & la magnificence. Enfin, ils tirent des forêts & des montagnes qu'elles couvrent, l'ivoire, le musc, la cire, le fer & l'or en très-grande abondance.

Ces mêmes montagnes sont pleines de gibier, tels que cerfs, gaselles, chevres sauvages, paons, faisans, &c. La chasse est libre, mais dangereuse à cause de la quantité de tigres, d'éléphants, de rhinocéros & d'autres animaux carnassiers ou mal-faisants, dont les forêts sont pleines.

La mer qui baigne leurs côtes, abonde en excellents poissons, ainsi que leurs rivieres. La pêche est libre, & les Cochinchinois s'y adonnent beaucoup. J'ai déjà dit que le poisson étoit avec le riz, la principale nourriture du peuple.

Les animaux domestiques qu'ils élevent, sont le cheval pour les voyages, le buffle pour les labours, le bœuf, le cochon, la chevre, des poules d'une très-grande espece, des oies & des canards pour leur nourriture.

Tous ces animaux réuſſiſſent très-bien, & s'y trouvent en abondance. Le Roi s'eſt réſervé à lui ſeul le droit de nourrir des éléphants pour la guerre, & c'eſt un droit qui n'eſt pas à envier. Il en entretient ordinairement quatre cents qui lui coûtent plus que ne feroient quatre mille ſoldats. Les Cochinchinois ont peu de bons fruits. ; l'ananas & les orangers de différentes ſortes, ſont les meilleurs de leur pays. Ils ne cultivent pas la vigne, quoiqu'elle ſoit une production naturelle de leurs terres. Ils ne ſont pas riches en légumes, de ſorte que leurs vergers & leurs jardins ſont très-peu de choſe. Ils ſe ſont attachés juſqu'à ce jour aux cultures eſſentielles.

Quoique l'agriculture de la Cochinchine ne ſoit pas encore parvenue au degré de perfection, où elle pourroit être pouſſée dans d'auſſi excellentes terres, les mœurs de la nation lui ſont très-favorables, & on doit convenir qu'elle eſt floriſſante. Le peuple cochinchinois eſt doux, hoſpitalier, frugal, laborieux. On ne

voit aucun mendiant dans le pays, on n'y entend parler ni de vols, ni de meurtres.

Un étranger peut parcourir le Royaume du nord au ſud, excepté la Capitale, ſans craindre d'être inſulté. Il ſera reçu par-tout avec une curioſité importune, mais avec bonté. J'ai vu chez cette nation un uſage ſingulier, & qui prouve bien la bonté de ſon caractere. Un Cochinchinois qui voyage, & qui n'a pas de quoi payer ſa nourriture dans les auberges, entre dans la premiere maiſon de la peuplade où il ſe trouve; perſonne ne lui demande ce qu'il veut, il ne dit rien à perſonne, il attend en ſilence l'heure du repas. Dès que le riz eſt ſervi, il s'approche, ſe met à table avec les gens de la maiſon, mange, boit & s'en va, ſans que perſonne lui ait fait aucune queſtion, ni ſans qu'il ait dit une ſeule parole. On a vu que c'étoit un homme, & par conſéquent un frere qui pouvoit être dans le beſoin, on l'a reçu ſans autre information.

Les ſix premiers Rois, fondateurs de la Monarchie, gouvernerent la nation comme un pere gouverne ſa famille; ils établirent l'empire de la ſeule loi naturelle, en lui obéiſſant les premiers. Chefs d'une grande famille de laboureurs, ils donnerent l'exemple du labourage, ils honorerent & protégerent l'agriculture, comme le travail le plus utile & le plus digne de l'homme. Ils ne demanderent jamais à leurs ſujets qu'une ſeule offrande annuelle, pour fournir aux frais de leur défenſe contre les Tonquinois leurs ennemis.

Cette impoſition unique étoit répartie avec équité ſur les têtes. Chaque homme en état de travailler la terre, payoit au Magiſtrat pour le Prince, une ſomme modique, proportionnée à la conſtitution de ſon corps, à la force de ſes bras, & rien de plus. C'eſt ſous leur regne que la nation s'eſt ſi fort multipliée à l'aide de l'abondance, fournie par la culture des terres. Tant qu'ils vécurent, les clauſes du contrat paſſé ſur les rives du fleuve

qui sépare le Tonquin de la Cochinchine, entre les chefs de leur famille & le parti qui l'accompagnoit dans sa retraite, furent religieusement observées. C'est à cette fidélité réciproque que la Cochinchine doit l'etat florissant de sa population, de son agriculture, & sa puissance. Leur successeur qui regne aujourd'hui, a hérité de la bonté de leur cœur; mais il a la foiblesse de se laisser maîtriser par ceux qui se disent ses esclaves. Ces malheureux ont eu l'art de séparer l'intérêt du Prince, de celui de ses sujets. Ils lui ont inspiré la soif des richesses particulieres. L'or abondant tiré des mines sous son regne, a commencé par faire négliger l'agriculture. Bientôt introduit dans le palais, il a été suivi de la corruption & du luxe qui en est la preuve.

Le Prince a été insensiblement amené à mépriser les habitations simples de ses ancêtres. Il lui a fallu un palais d'une lieue de circonference, enfermé par une muraille de briques, & bâti sur le modele de celui de Pékin.

Seize cents pieces de canon qui entourent ce palais, annoncent au peuple la perte prochaine de ses droits & de sa liberté.

Il a fallu palais d'hiver, palais d'été & palais d'automne. Pour fournir à tant de dépenses, l'ancienne imposition n'a pas suffi ; on l'a augmentée ; on en a imaginé de nouvelles qui n'étant plus des offrandes volontaires, ne peuvent être levées que par la force & avec tout l'attirail de la tyrannie. Les courtisans intéressés à la corruption du chef, lui ont donné le titre de Roi du Ciel, *voua Tloi*, à force de se l'entendre donner, il a cru pouvoir le prendre.

Pourquoi, me dit-il un jour lui-même, *ne viens-tu pas plus souvent faire ta cour au Roi du Ciel ?*

Ces hommes adroits qui assiegent toutes les portes du palais, ont eu l'habileté de se soustraire à la justice ordinaire des Magistrats, & ils profitent de cette exemption pour aller dans les provinces vexer & piller les laboureurs.

J'ai vu le long des grands chemins, des villages entiers nouvellement abandonnés de leurs habitants opprimés par des corvées continuelles, les terres des environs retomboient en friche. Au milieu de ce désordre naissant, le Prince dont le cœur a été surpris, & qui ignore seul les indignités de ceux qui l'environnent, conserve encore du respect pour les anciennes mœurs ; il ne donne plus, comme ses aïeux, l'exemple du labourage, mais son intention est de protéger l'agriculture.

Je l'ai vu, à la nouvelle année, présider avec la simplicité de ses ancêtres à l'assemblée générale de la nation, qui se tient annuellement ce jour-là en plein champ, pour y renouveller le serment réciproque de l'observation du contrat primordial, qui l'a établi le pere de son peuple, en lui donnant un seul droit, mais le plus beau de tous, celui de rendre sa nation heureuse.

Lorsqu'il parle de ses sujets, il ne les appelle encore que ses enfants. Je

l'ai vu aſſiſter, comme ſimple particulier, à l'aſſemblée annuelle de ſa famille, ſuivant l'ancien uſage de la nation : aſſemblée à laquelle préſide toujours le plus ancien, ſans égard aux dignités de ceux qui ont moins d'âge ; mais il m'a paru qu'il n'y avoit dans cette pratique que de la formalité. On conçoit aiſément que là où le Roi du ciel ſe préſente, les hommes ne ſont rien.

Il eſt vrai que la corruption n'a pas généralement gagné le peuple qui conſerve ſes mœurs. Elle eſt encore renfermée dans le palais & dans la Capitale ; mais la ſource eſt trop élevée, pour que ſes eaux empoiſonnées ne coulent pas dans les plaines. C'eſt toujours par les chefs que commence la corruption d'un peuple.

Lorſqu'elle aura gagné tous les Etats, lorſque les fondements de l'agriculture, la liberté & la propriété déjà attaquées par les Grands, auront été renverſées, lorſque la profeſſion de laboureur ſera devenue par degrés la plus mépriſée & la moins lucrative, que deviendra alors l'agriculture ? Sans une agricul-

ture floriſſante, que deviendra tout ce peuple multiplié ſous ſon ombre; que deviendront & le Prince, & les ſujets?

Ils deviendront ce qu'eſt devenue la nation qui a poſſédé le pays avant eux, & même avant les Sauvages qui le céderent aux Cochinchinois; il ne reſte de cette nation que les ruines d'une muraille immenſe qu'on trouve auprès de la Capitale, & qui paroît avoir été l'enceinte d'une grande ville. Aucune hiſtoire, aucune tradition n'a conſervé la mémoire du peuple qui bâtit autrefois cette muraille avec des briques, d'une forme telle qu'il ne s'en voit pas dans le reſte de l'Aſie. A voir la corruption qui menace les mœurs des Cochinchinois, on doit préſumer que leur agriculture diminuera, au lieu d'augmenter, quelques efforts qu'ils puiſſent faire pour la ſoutenir.

Chine.

Je m'approche du terme de mes voyages. En quittant les côtes de la

Cochinchine, en faisant voile au nord-est, la route me conduit en Chine, que les Cochinchinois ses voisins nomment avec respect le *Royaume de la grande lumiere, Nuve dai Min.* Après quelques jours de navigation, je ne découvre encore aucune terre, & j'apperçois à l'horizon une forêt de mâts; une multitude innombrable de bateaux couvre la mer. Ce sont des milliers de pêcheurs qui cherchent dans les eaux la nourriture d'un grand peuple. Je découvre enfin les terres, & j'avance jusqu'à l'embouchure du Tigre, toujours au milieu des pêcheurs qui jettent leurs filets de toute part. J'entre dans la riviere de Canton, elle est peuplée comme la terre. Ses deux rives sont bordées de bâtiments à l'ancre; une quantité prodigieuse de bateaux la parcourent dans tous les sens à la rame & à la voile, & s'échappent aux yeux, en entrant dans des canaux creusés de mains d'hommes, au travers des campagnes à perte de vue, que ces canaux arrosent & fertilisent. Des champs immenses, couverts de riches

moiſſons, au milieu deſquels s'élevent de tous côtés des villages très-bien bâtis, ornent le fond du tableau. Des montagnes coupées en terraſſes, & taillées en amphithéatres en forment le lointain.

J'arrive à Canton ; nouveau ſpectacle : le bruit, le mouvement, la foule augmentent : la terre & les eaux, tout eſt couvert d'hommes. Etonné d'une ſi grande multitude, je m'informe du nombre des habitants de Canton & de ſes fauxbourgs ; d'après les différents rapports, je juge que cette ville ne contient pas moins de huit cents mille ames. Ma ſurpriſe augmente, en apprenant qu'à 5 lieues au nord de Canton, on trouve, en remontant la riviere, un village nommé *Fochan*, qui contient un million d'habitants, & que tout ce vaſte Empire, qui a environ 600 lieues du nord au ſud, & autant de l'eſt à l'oueſt, eſt couvert d'un peuple innombrable.

Par quel art la terre peut-elle fournir la ſubſiſtance à une ſi nombreuſe population ? Les Chinois poſſedent-

ils quelque ſecret pour multiplier les grains & les denrées qui nourriſſent l'homme ? Pour me tirer de mon incertitude, je parcours les campagnes, je m'introduis chez les laboureurs qui en général ſont aiſés, polis, affables, communément un peu lettrés & inſtruits des uſages, comme les habitants des villes. J'examine, je ſuis leurs opérations, & je vois que tout leur ſecret conſiſte à bien amender leur terre, à la remuer profondément dans des temps convenables, à l'enſemencer à propos, à mettre en valeur toute terre qui peut rapporter quelque choſe, & à préférer à toute autre culture, celle des grains qui ſont de premiere néceſſité.

Ce ſyſtême d'agriculture, au dernier article près, paroît être le même que celui qui eſt répandu dans tous nos ouvrages anciens & modernes qui ont traité cette matiere ; il eſt connu de nos plus ſimples laboureurs ; mais ce qui étonnera l'agriculteur européen le plus habile, ſera d'apprendre que les Chinois n'ont aucune prairie, ni

naturelle, ni artificielle, & qu'ils ne connoiſſent pas les jacheres, c'eſt-à-dire, qu'ils ne laiſſent jamais repoſer leurs terres.

Les laboureurs chinois regarderoient une prairie quelconque comme une terre en friche. Ils mettent tout en grain, & par préférence les terres qui, comme celles que nous ſacrifions en prairies, ſont plus baſſes, & par conſéquent plus fertiles, & peuvent être arroſées. Ils prétendent qu'une meſure de terre enſemencée en grains rendra autant de paille pour nourrir les animaux, qu'elle auroit rendu de foin, & que par leur méthode on gagne tout le produit en grains pour nourrir des hommes, ſauf à partager avec les animaux une petite partie de ce grain, s'il s'en trouve de ſuperflu. Voilà leur ſyſtême ſuivi d'un bout de l'Empire à l'autre, depuis l'origine de la Monarchie, confirmé par l'expérience de plus de quarante ſiecles, chez la nation du monde la plus attentive à ſes intérêts.

Ce qui rend ce plan d'agriculture

plus inconcevable, c'eſt de voir que leurs terres ne ſe repoſent jamais. Les citoyens zélés qui travaillent depuis quelques années à ranimer parmi nous cet art ſi négligé, ont regardé comme le premier & le meilleur de tous les moyens, la multiplication des prairies artificielles, au défaut des naturelles, pour pouvoir fournir aux engrais, ſans oſer néanmoins en eſpérer la ſuppreſſion des jacheres, à quelque point que fût jamais portée la multiplication des prairies.

Ce ſyſtême qui paroît le plus plauſible de ceux qu'ils ont imaginés, celui qui ſemble avoir été le mieux reçu de nos agriculteurs, eſt néanmoins contredit par l'expérience conſtante de la plus grande, de la plus ancienne nation agricole qu'il y ait ſur la terre, qui regarde l'uſage des prairies & des jacheres comme un abus nuiſible à l'abondance & à la population, qui ſont après tout l'unique objet de l'agriculture.

Un laboureur chinois ne pourroit s'empêcher de rire, ſi on lui diſoit

que la terre a besoin de repos à certain temps fixe ; il diroit certainement que nous sommes loin du but, s'il pouvoit lire nos Traités anciens & modernes, nos spéculations merveilleuses sur l'agriculture. Et que ne diroit-il pas, s'il voyoit nos landes, une partie de nos terres en friche, une autre employée en cultures inutiles, le reste mal travaillé ; si, parcourant nos campagnes, il voyoit la misere extrême, & la barbarie de ceux qui les cultivent ? Les terres chinoises, en général, ne sont pas de meilleure qualité que les nôtres ; on en voit, comme chez nous, de bonnes, de médiocres & de mauvaises ; des terres fortes & de légeres, des terres argileuses, & des terres où le sable, les pierres & les cailloux dominent.

Toutes ces terres rapportent annuellement, même dans les provinces du nord une & deux fois l'année; quelques-unes même 5 fois en deux années, dans les provinces méridionales, sans jamais se reposer depuis plusieurs milliers d'années qu'elles sont mises en valeur.

Les Chinois emploient les mêmes engrais que nous, pour rendre à leurs terres les sels & les sucs qu'une production continuelle leur enleve sans cesse. Ils connoissent les marnes, ils se servent du sel commun, de la chaux, des cendres, du fumier de tous les animaux quelconques, & préférablement à tout autre, de celui que nous jettons dans nos rivieres; ils se servent des urines qui sont menagées avec soin dans toutes les maisons, dont elles font un revenu; en un mot, tout ce qui est sorti de la terre, y est rapporté avec la plus grande exactitude, sous quelque forme que la nature ou l'art l'ait converti.

Lorsque les engrais leur manquent, ils y suppléent pour le moment par un profond labour à la beche, qui amene à la superficie du champ une terre nouvelle chargée des sucs de celle qui descend à sa place.

Sans prairies, ils élevent la quantité de chevaux, de buffles, de bœufs & autres animaux de toute espece, nécessaires à leur labour, à leur subsis-

tance & aux engrais. Ces animaux ſont nourris, les uns de paille & de grains, les autres de racines, de feves & de grains de toute eſpece. Il eſt vrai qu'ils ont moins de chevaux & moins de bœufs en proportion que nous, & ils n'en ont pas beſoin.

Tout le pays eſt coupé de canaux creuſés par les hommes, & tirés d'une riviere à une autre, qui partagent & arroſent ce vaſte Empire, comme un jardin, dans toutes ſes parties. Les voyages & les tranſports, preſque toutes les voitures ſe font par les canaux avec plus de facilité & moins de frais. Ils ne ſont pas même dans l'uſage de faire tirer leurs bateaux par des chevaux, ils ne ſe ſervent que de la voile, & ſur-tout de la rame qu'ils font valoir avec un art ſingulier, même pour remonter les rivieres. Dans tout ce que les hommes peuvent faire à un prix modique, on n'emploie pas des animaux.

En conſéquence, les rivages des canaux & des fleuves ſont cultivés juſqu'au bord de l'eau; on ne perd

pas un pouce de terre. Les chemins publics reſſemblent à nos ſentiers ; des canaux ſans doute valent mieux que de grands chemins. Ils portent la fertilité dans les terres, ils fourniſſent au peuple la plus grande partie de ſa ſubſiſtance en poiſſons. Il n'y a aucune comparaiſon entre le fardeau que porte un bateau, & celui qu'on peut charger ſur une voiture par terre ; nulle proportion dans les dépenſes.

Les Chinois connoiſſent encore moins l'uſage, ou plutôt le luxe des carroſſes & des équipages de toute eſpece que nous voyons dans les principales villes de l'Europe. Tous ces chevaux raſſemblés par milliers dans nos capitales, y conſomment preſque en pure perte, le produit de pluſieurs milliers d'arpents de nos meilleures terres, qui étant cultivées en grains, fourniroient la ſubſiſtance à une grande multitude qui meurt de faim. Les Chinois aiment mieux nourrir des hommes que des chevaux.

L'Empereur & les Magiſtrats ſont portés dans les villes avec ſûreté &

dignité par des hommes ; leur marche eſt tranquille & noble, elle ne nuit pas aux hommes de pied. Ils voyagent dans des eſpeces de galeres plus commodes, plus ſûres, auſſi magnifiques, & moins diſpendieuſes que nos équipages de terre.

J'ai dit que les Chinois ne perdoient pas un pouce de terre ; ils ſont donc bien éloignés de former des parcs immenſes dans d'excellentes terres, pour y nourrir excluſivement & au mépris de l'humanité, des bêtes fauves. Les Empereurs, même les Tartares, n'ont jamais formé de ces parcs, encore moins les grands Seigneurs, c'eſt-à-dire, les Magiſtrats, les Lettrés : une idée ſemblable ne ſauroit jamais tomber dans l'eſprit d'un Chinois. Leurs maiſons de campagne & de plaiſance même, ne préſentent partout que des cultures utiles, agréablement diverſifiées. Ce qui en fait le principal agrément, eſt une ſituation riante, habilement ménagée, où regne dans l'ordonnance de toutes les parties qui forment l'enſemble, une imitation

heureuſe du beau déſordre, du déſordre le plus agréable de la nature dont l'art a emprunté tous les traits.

Les côteaux les plus pierreux que les cultivateurs de l'Europe mettroient en vignoble, ſont forcés par le travail à rapporter du grain. Les Chinois connoiſſent la vigne dont ils cultivent quelques treilles, mais ils regardent comme un luxe & une ſuperfluité le vin qu'elle produit : ils croiroient pécher contre l'humanité, de chercher à ſe procurer par la culture une liqueur agréable, tandis que faute du grain qu'auroit produit le terrein mis en vignoble, quelque homme du peuple courroit riſque de mourir de faim.

Les montagnes même les plus eſcarpées ſont rendues pratiquables ; on les voit à Canton & d'une extrêmité de l'Empire à l'autre, toutes coupées en terraſſes, repréſentant de loin des pyramides immenſes diviſées en pluſieurs étages, qui ſemblent s'élever au Ciel. Chacune de ces terraſſes porte annuellement ſa moiſſon de quelque

espece de grain, souvent même du riz; & ce qu'il y a d'admirable, c'est de voir l'eau de la riviere, du canal ou de la fontaine qui coule au pied de la montagne, élevée de terrasse en terrasse jusqu'à son sommet par le moyen d'un chapelet portatif que deux hommes seuls transportent & font mouvoir.

La mer elle-même, qui semble menacer la masse solide du globe qu'elle environne, a été forcée par le travail & l'industrie à céder une partie de son lit aux cultivateurs chinois.

Les deux plus belles provinces de l'Empire, celle de *Nankin* & de *Tché-kiang*, autrefois couvertes par les eaux, ont été réunies au continent, il y a quelques milliers d'années, avec un art bien supérieur à celui qu'on admire dans les ouvrages modernes de la Hollande.

Les Chinois ont eu à lutter contre une mer dont le mouvement naturel d'orient en occident, la porte sans cesse contre les côtes de ces deux provinces, tandis que la Hollande n'a

eu à combattre qu'une mer, qui par ce même mouvement naturel, fuit toujours ſenſiblement ſes côtes occidentales.

La nation chinoiſe eſt capable des plus grands travaux ; je n'en ai pas vu de plus laborieuſe dans le monde. Tous les jours de l'année ſont des jours de travail, excepté le premier deſtiné à ſe viſiter réciproquement, & le dernier conſacré à la cérémonie des devoirs qui ſe rendent aux Ancêtres.

Un homme oiſif ſeroit ſouverainement mépriſé, il ſeroit regardé comme un membre paralytique, à charge au corps dont il fait partie. Le Gouvernement du pays ne le ſouffriroit pas ; bien différent en cela des autres nations aſiatiques où l'on n'eſtime guere que ceux dont l'état eſt de ne rien faire. Un ancien Empereur Chinois exhortant le peuple au travail, dans une inſtruction publique, l'avertit que s'il y a dans un coin de l'Empire un homme qui ne faſſe rien, il doit y en avoir ailleurs un autre

qui souffre & qui manque du nécessaire. Cette maxime sage est dans l'esprit de tous les Chinois ; & pour ce peuple docile à la raison, qui dit une maxime de sagesse, dit une loi.

Voilà une légere esquisse du tableau général de l'agriculture des Chinois, & de leurs dispositions pour cet art. Je ne m'étendrai pas sur le détail des différentes cultures que j'ai vues dans le pays. J'observerai seulement que ces cultures sont telles, qu'elles fournissent abondamment à tous les besoins, & même à l'aisance de la plus grande population qu'il y ait au monde ; de sorte qu'avec ses laboureurs, la Chine se suffit à elle-même, & peut de son superflu faire un grand commerce au dehors.

D'après cette observation, on peut juger qu'il n'est point de contrée sur la terre où l'agriculture soit plus florissante qu'en Chine ; mais ce n'est ni aux procédés particuliers que suivent ses cultivateurs, ni à la forme de leur charrue & de leur semoir, qu'elle doit cet état florissant de sa culture,

& l'abondance qui en eſt la ſuite.

Elle la doit à ſon gouvernement, dont les fondements profonds & inébranlables furent poſés par la raiſon ſeule, en même temps que ceux du monde; à ſes loix dictées par la nature aux premiers hommes, & conſervées précieuſement de génération en génération, depuis le premier âge de l'humanité, dans tous les cœurs réunis d'un peuple innombrable, plutôt que dans des codes obſcurs, dictés par des hommes fourbes & trompeurs.

Enfin, la Chine doit la proſpérité de ſon agriculture à ſes mœurs ſimples, comme à ſes loix, également avouées par la nature & par la raiſon.

L'Empire fut fondé par des laboureurs, dans ces temps heureux où le ſouvenir des loix du Créateur n'étant pas encore perdu, la culture des terres étoit le travail le plus noble, le plus digne des hommes, & l'occupation de tous. Depuis *Fohi*, qui fut le premier chef de la nation, quelques centaines d'années après le déluge, ſi l'on ſuit la verſion des Septante, & qui

qui en cette qualité présidoit au labourage, tous les Empereurs, sans exception jusqu'à ce jour, se sont fait gloire d'être les premiers laboureurs de leur Empire.

L'histoire chinoise a conservé précieusement le trait de générosité des deux anciens Empereurs, qui, ne voyant point parmi leurs enfants, d'héritiers dignes d'un Trône, sur lequel la vertu seule a droit de s'asseoir, nommerent de simples laboureurs pour y monter après eux. Ces laboureurs firent le bonheur du monde pendant de très-longs regnes, suivant les livres chinois, & leur mémoire est dans la plus grande vénération. On sent combien d'exemples semblables honorent & animent l'agriculture.

La nation chinoise a toujours été gouvernée comme une famille dont l'Empereur est le pere. Les sujets sont ses enfants, sans autre inégalité que celle qu'établissent le mérite & les talents. Ces distinctions puériles de noblesse & de roture, d'*homme de naissance* & d'*homme de rien*, que les

loix malaiſes autoriſent, ne ſe trouvent que dans le jargon des peuples nouveaux & encore barbares, qui, ayant oublié l'origine commune, inſultent ſans y penſer, & aviliſſent toute l'eſpece humaine. Ceux, dont le gouvernement eſt ancien, & remonte juſqu'au premier âge du monde, ſavent que les hommes naiſſent tous égaux, tous freres, tous nobles ; leur langue n'a pas même de terme pour exprimer cette prétendue diſtinction des naiſſances. Les Chinois qui ont conſervé leurs Annales depuis ces temps les plus reculés, & qui ſont tous également les enfants de l'Empereur, n'ont jamais pu ſoupçonner une inégalité d'origine entr'eux.

De ce principe, que l'Empereur eſt le pere, & les ſujets ſes enfants, naiſſent tous les devoirs de la ſociété, tous ceux de la morale, toutes les vertus humaines, la réunion de toutes les volontés pour le bien commun de la famille, par conſéquent l'amour du travail, & ſur-tout de l'agriculture.

Cet art eſt honoré, protégé, pratiqué par les Empereurs, par les grands Magiſtrats qui ſont la plupart des fils de ſimples laboureurs élevés, ſuivant l'uſage conſtant, par leur ſeul mérite aux premieres dignités de l'Empire, enfin par toute la nation qui a le bon ſens d'honorer l'art le plus utile, celui qui nourrit les hommes, préférablement aux arts de moindre néceſſité.

Cérémonie de l'ouverture des Terres.

Chaque année, le quinzieme jour de la premiere lune, qui répond ordinairement aux premiers jours de Mars, l'Empereur fait en perſonne la cérémonie de l'ouverture des terres. Le Prince ſe tranſporte en grande pompe au champ deſtiné à la cérémonie. Les Princes de la Famille Impériale, les Préſidents des cinq grands Tribunaux & un nombre infini de Mandarins l'accompagnent. Deux côtés du champ ſont bordés par les Officiers & les Gardes de l'Empereur. Le troiſieme eſt

réservé à tous les laboureurs de la province, qui accourent pour voir leur art honoré & pratiqué par le Chef de l'Empire. Les Mandarins occupent le quatrieme.

L'Empereur entre seul dans le champ, se prosterne & frappe neuf fois la tête contre terre pour adorer le *Tien*, c'est-à-dire le Dieu du Ciel. Il prononce à haute voix une priere réglée par le Tribunal des rites, pour invoquer la bénédiction du grand Maître sur son travail & sur celui de tout son peuple qui est sa famille. Ensuite, en qualité de premier Pontife de l'Empire, il immole un bœuf qu'il offre au Ciel, comme au Maître de tous les biens. Pendant qu'on met la victime en pieces, & qu'on la place sur un autel, on amene à l'Empereur une charrue attelée d'une paire de bœufs magnifiquement ornés. Le Prince quitte ses habits impériaux, saisit le manche de la charrue, & ouvre plusieurs sillons dans toute l'étendue du champ; puis d'un air aisé, il remet la charrue aux principaux

Mandarins qui labourent ſucceſſivement, ſe piquant les uns & les autres de faire ce travail honorable avec plus de dextérité. La cérémonie finit par diſtribuer de l'argent & des pieces d'étoffes aux laboureurs qui ſont préſents, & dont les plus agiles exécutent le reſte du labourage avec adreſſe & promptitude en préſence de l'Empereur.

Quelque temps après qu'on a donné à la terre tous les labours & les engrais néceſſaires, l'Empereur vient de nouveau commencer la ſemaille de ſon champ, toujours avec cérémonie & en préſence des laboureurs.

La même cérémonie ſe pratique le même jour dans toutes les provinces de l'Empire par les Vice-Rois, aſſiſtés de tous les Magiſtrats de leur département, & toujours en préſence d'un grand nombre de laboureurs de la province. J'ai vu cette ouverture des terres à Canton, & je ne me rappelle pas avoir jamais vu aucune des cérémonies inventées par les hommes, avec autant de plaiſir & de ſatisfaction que j'en ai eu à conſidérer celle-là.

Encouragements de l'Agriculture.

L'agriculture chinoiſe a bien d'autres encouragements. Chaque année, les Vice-Rois de chaque province envoient à la Cour les noms des laboureurs de bonnes mœurs, qui ſe ſont le plus diſtingués dans leur culture, ſoit en défrichant & faiſant valoir des terreins regardés comme ſtériles, ſoit en faiſant rapporter davantage par une meilleure culture, un terrein anciennement mis en valeur.

Tous ces noms ſont préſentés à l'Empereur, qui accorde aux cultivateurs nommés, des titres honorables pour les diſtinguer du commun. Si un laboureur a fait quelque découverte aſſez importante pour qu'elle puiſſe influer ſur l'amélioration de l'agriculture publique, ou ſi par quelque endroit, il mérite des égards plus diſtingués que les autres, l'Empereur l'appelle à Pékin, le fait voyager aux frais de l'Empire & avec dignité, le reçoit dans ſon palais, l'interroge ſur ſes talents, ſur ſon âge, ſur le nombre

de ses enfants, sur l'étendue & la qualité de ses terres, l'accable de bontés, & le renvoie à sa culture avec un titre honorable, & comblé de ses bienfaits.

Lequel est le plus heureux, ou du Prince qui se conduit ainsi, ou de la nation qui est ainsi gouvernée?

Chez un peuple où tous sont égaux, & où tous aspirent après les distinctions, d'autant plus honorables, que le mérite seul les procure; de tels encouragements doivent bien inspirer l'amour du travail & l'émulation pour la culture des terres.

Attention du Gouvernement chinois.

En général, toute l'attention du Gouvernement chinois est dirigée vers l'agriculture. Le soin principal d'un pere de famille doit être de penser à la subsistance de ses enfants. Ainsi l'état des campagnes est le grand objet des travaux, des veilles & des sollicitudes des Magistrats. On conçoit facilement qu'avec de telles dispositions

le Gouvernement n'a pas négligé d'assurer aux cultivateurs la liberté, la propriété & l'aisance qui sont les seuls fondements d'une bonne agriculture.

Les Chinois jouissent librement de leurs possessions particulieres & des biens qui, ne pouvant être partagés par leur nature, appartiennent à tous, tels que la mer, les fleuves, les canaux, le poisson qu'ils contiennent, & toutes les bêtes sauvages. Ainsi la navigation, la pêche & la chasse sont libres. Celui qui achete un champ, ou qui le reçoit en héritage de ses peres, en est seul seigneur & maître.

Les terres sont libres comme les hommes, par conséquent point de servis & partages, point de lods & ventes; point de ces hommes intéressés à desirer le malheur public; de ces fermiers de servis qui ne s'enrichissent jamais plus que lorsqu'un défaut de récolte a ruiné les campagnes, & réduit le malheureux laboureur à mourir de faim, après avoir sué toute l'année pour nourrir ses freres; point

de ces hommes dont la profeſſion deſtructive a été enfantée dans le délire des loix féodales, ſous les pas deſquels naiſſent des milliers de procès qui arrachent le cultivateur de ſa charrue pour l'envoyer dans les retraites obſcures & dangereuſes de la chicane, défendre ſes droits, & perdre un temps précieux pour la nourriture des hommes.

Les Impôts établis à la Chine ſont invariables.

Enfin, il n'y a point d'autre Seigneur, point d'autre décimateur que le pere commun de la famille, l'Empereur. Les Bonzes accoutumés à recevoir des aumônes d'un peuple charitable, ſeroient mal reçus à prétendre que cette aumône eſt un droit que le Ciel leur a donné.

La Dîme.

Cet impôt qui n'eſt pas exactement la dixieme partie du produit, eſt réglé

ſuivant la nature des terres ; dans le mauvais ſol, ce n'eſt que la trentieme partie, &c. La dixieme portion de tous les produits de la terre appartient à l'Empereur. Voilà le ſeul & unique droit impoſé ſur les terres, le ſeul tribut connu en Chine, depuis l'origine de la Monarchie ; & ce qu'il y a d'heureux, le reſpect des Chinois pour les uſages anciens eſt tel, qu'il ne ſauroit tomber dans l'eſprit de l'Empereur de vouloir l'augmenter, ni dans celui des ſujets de craindre cette augmentation.

Le peuple le paie en nature, non à des fermiers avides, mais à des Magiſtrats integres, qui en ſont les régiſſeurs naturels. Qui pourroit calculer le montant de ce tribut qui paroît ſi modique, mais qui eſt levé ſur toutes les terres d'un auſſi vaſte Empire, le mieux cultivé qu'il y ait au monde ?

Ce tribut eſt payé avec d'autant plus de fidélité, qu'on connoît l'uſage auquel il eſt deſtiné. On ſait qu'une partie de cette dîme eſt renfermée dans

des magasins immenses, distribués dans toutes les provinces de l'Empire, & réservée pour la subsistance des Magistrats & des soldats. On sait que dans le cas de disette, ces magasins sont ouverts pour rendre à un peuple qui est dans le besoin, une denrée qu'on a tirée de lui dans son abondance.

Enfin, toute la nation sait que l'autre partie de cette dîme est vendue dans les marchés publics, & que le produit en est porté fidélement dans les trésors de l'Empire, dont la garde est confiée au Tribunal respectable du *Ho-pou*, pour n'en sortir que dans les besoins communs de la famille.

Comparaison de l'Agriculture de l'Afrique & de l'Asie à celle de la Chine.

Rappellez-vous à présent ce que j'ai dit des loix, des mœurs, des usages des différentes nations de l'Afrique & de l'Asie, dont j'ai examiné l'état de l'agriculture. Comparez nation à nation, jugez si le malheureux Malabare,

ſans propriété, ſoumis au gouvernement tyrannique des Mogols; ſi un peuple d'eſclaves, la tête toujours courbée ſous le ſceptre de fer du deſpote de Siam; ſi la nation malaiſe toujours agitée & aſſervie par l'abus de ſes loix féodales, peuvent, même en poſſédant les meilleures terres qu'il y ait au monde, jouir d'une agriculture auſſi floriſſante que le peuple chinois, gouverné comme une famille, & ſoumis aux ſeules loix de la raiſon.

Je le répéterai donc avec confiance: dans tous les pays du monde, l'état de l'agriculture dépend uniquement des loix qui y ſont établies, & des mœurs, même des préjugés que ces loix donnent.

Que les hommes ſe ſont donné de peine pour ſe rendre malheureux d'un bout de la terre à l'autre! Créés pour vivre en famille, pour cultiver la terre, pour jouir par leur travail des dons infinis du Créateur, ils n'avoient qu'à prêter l'oreille à la voix de la nature; elle leur indiquoit le bonheur ici-bas. Ils ſe ſont fatigué l'eſprit pour

imaginer des institutions barbares, des législations alambiquées qui, n'étant pas conformes à la loi que chaque homme porte dans son cœur, n'étant pas faites pour des hommes, n'ont pu s'établir que par la force, en inondant la terre de sang. Ces loix une fois établies, ont continué de désoler la terre en opprimant l'agriculture, & en arrêtant la population.

Etat de l'Agriculture en Europe.

Quel spectacle pour un voyageur attentif, que l'état de la culture chez les différents peuples qui partagent la terre !

En Europe, il la voit florissante aujourd'hui chez une nation, qui pendant plusieurs siecles antérieurs étoit réduite à aller mendier sa nourriture chez des voisins qui jouissoient d'une plus grande étendue de terre & d'un climat plus heureux qu'elle. Pendant ces siecles de barbarie, la perte de sa liberté & de son droit de propriété avoit entraîné celle de sa culture; elle n'a su

recouvrer ces deux droits naturels, & relever les fondements renversés de son agriculture, que par des atrocités & des malheurs, en faisant couler des ruisseaux de sang.

En Afrique.

L'Afrique en général, dont les contrées les plus connues anciennement, étoient regardées comme les greniers de l'univers, ne présente plus depuis la perte de sa liberté, que des terres en friche, ou mal cultivées par des esclaves.

En Amérique.

Le midi de l'Amérique, couvert de marécages, de ronces & de forêts, voit ses terres immenses, endurcies par la sueur même de ses cultivateurs dans les fers.

Le nord de cette partie du monde est habitée par de petits peuples de sauvages, misérables & sans agriculture, mais hommes, jouissants de leur

liberté, & par-là moins malheureux peut-être que la foule des nations prétendues policées, qui plus éloignees qu'eux des loix de la nature par la privation des droits qu'elle donne, font des efforts impuiffants pour fe procurer le bonheur, qui eft l'effet d'une bonne agriculture.

En Afie.

Le vafte continent de l'Afie offre ici une région immenfe toute en friche, habitée par un peuple de brigands plus occupés de vol que de culture. Là, un grand Empire autrefois fi florifſant & fi bien cultivé, aujourd'hui défolé par les guerres civiles, habité par un refte de population qui meurt de faim, faute de culture, & qui répand fon fang non pour recouvrer fa liberté, mais pour changer de Tyran.

Prefque toute cette belle & riche partie du monde, qui fut le berceau du genre humain, voit fes terres dans l'efclavage & fes cultivateurs enchaînés ou fous le defpotifme aveugle des

Souverains qui la partagent, ou ſous le joug deſtructeur des loix féodales.

Mais enfin l'extrêmité orientale du continent de l'Aſie, habitée par la nation chinoiſe, donne une idée raviſſante de ce que ſeroit toute la terre, ſi les loix de cet Empire étoient celles de tous les peuples. Cette grande nation agricole réunit à l'ombre de ſon agriculture, fondée ſur une liberté raiſonnable, tous les avantages différents des peuples policés & de ceux qui ſont ſauvages. La bénédiction donnée à l'homme dans le moment de ſa création, ſemble n'avoir eu ſon plein effet qu'en faveur de ce peuple multiplié comme les grains de ſable ſur les bords de la mer.

Princes, qui jugez les nations! qui êtes les arbitres de leur ſort, venez à ce ſpectacle, il eſt digne de vous. Voulez-vous faire naître l'abondance dans vos Etats, favoriſer la multiplication de vos peuples, & les rendre heureux? voyez cette multitude innombrable qui couvre les terres de la Chine, qui n'en laiſſe pas un pouce

ſans culture ; c'eſt ſa liberté & ſon droit de propriété qui ont fondé une agriculture ſi floriſſante, au moyen de laquelle ce peuple heureux s'eſt multiplié comme le grain dans ſes campagnes.

Aſpirez-vous à la gloire d'être les plus puiſſants, les plus riches, les plus heureux Souverains de la terre? venez à Pékin, voyez le plus puiſſant des mortels, aſſis ſur le trône à côté de la raiſon. Il ne commande pas, il inſtruit; ſes paroles ne ſont pas des arrêts : ce ſont des maximes de juſtice & de ſageſſe. Son peuple lui obéit, parce que l'équité ſeule lui inſpire les volontés qu'il annonce. Il eſt le plus puiſſant des hommes, puiſqu'il regne ſur les cœurs de la plus nombreuſe ſociété d'hommes qu'il y ait au monde, & qui eſt ſa famille.

Il eſt le plus riche de tous les Souverains, parce qu'une étendue de ſix cents lieues de terre, du nord au ſud, & autant de l'eſt à l'oueſt, cultivée juſqu'au ſommet des montagnes, lui paie la dîme des moiſſons abondantes

qu'elle produit ſans ceſſe, & parce qu'il eſt économe du bien de ſes enfants.

Enfin, il eſt le plus heureux des Monarques, puiſqu'il goûte tous les jours le plaiſir ineffable de rendre heureuſe la plus grande multitude d'hommes qui ſoit raſſemblée ſur la terre. Il jouit ſeul du bonheur que partagent ſes enfants innombrables qui lui ſont tous également chers, & qui vivent comme freres, chacun en liberté & dans l'abondance, à l'ombre de ſa protection. Il eſt appellé le fils du *Tien*, il eſt la vraie, la plus parfaite image du Ciel dont il imite la bienfaiſance, & ſon peuple reconnoiſſant l'adore comme un Dieu, parce qu'il ſe conduit comme un homme.

FIN.

TITRES
DES ARTICLES.

Fin des Articles.

